

11 AOUT 1945

LE



PRIX : 30 FRANCS

MONDE ILLUSTRÉ



VACANCES 1945
LES SABLES D'OLONNE
(Voir notre reportage en page 16)

E.P.D. CHEZ LES MOINES D'HAUTECOMBE

PHILATÉLIE

TOUTES les sciences et tous les arts connaissent une évolution constante qu'aucune circonstance ne peut arrêter. En paix comme en guerre le monde est toujours en marche.

La philatélie est une science et un art en même temps. Si l'on étudie son histoire, on s'étonne de la rapidité de son évolution. Il ne s'agit pas seulement de l'essor prodigieux qu'elle a pris en ce qui concerne le nombre de ses adeptes, mais du progrès de la méthode même de la collection.

Vers 1860, quand quelques personnes, considérées comme « extravagantes » ou « maniaques », avaient commencé de collectionner des timbres, on ne s'intéressait qu'aux timbres-types. La découverte des variétés, leur étude et leur recherche marquèrent le début de la philatélie en tant que science. Pendant très longtemps la grande masse des collectionneurs n'aimait l'intérêt que les variétés présentent et se moquaient de leurs amis qui prétendaient qu'un timbre avec un certain défaut d'impression peut être mille fois plus intéressant et plus précieux que la même vignette en état normal. Il faut lire le journal d'Arthur Maury du siècle passé pour voir comme il était parfois difficile de trouver un acheteur pour une tête-bêche ou pour un piquage de Suisse!

Un peu plus tard l'étude des oblitérations et la recherche des timbres sur plis marquèrent une nouvelle phase dans l'évolution de la philatélie. Le nombre des collectionneurs commença à augmenter très rapidement et chacun d'eux s'ingénia à surpasser les collections des autres, soit par la recherche des variétés nouvelles, soit par la présentation artistique de la collection ou par tout autre moyen. De cette compétition est née la collection des blocs de quatre. Considérée au début comme du snobisme de quelques philatélistes fortunés, elle est devenue aujourd'hui la passion de tout le monde.

Et nous arrivons au dernier cri de la philatélie : aux « non-dentelés ». Il ne s'agit pas des pièces qui par erreur ou par suite d'un accident technique restaient sans perforation et qui rentrent dans la catégorie des « variétés », mais des tirages spéciaux faits sur l'ordre de

l'Administration à l'intention de quelques personnalités haut placées. Les pièces provenant de ces tirages très restreints se trouvent presque entièrement hors commerce et on ne les rencontre qu'occasionnellement dans le stock de tel ou tel marchand.

La recherche de ces « non-dentelés » — de plus en plus intense — marque une nouvelle phase dans l'évolution des grandes collections. Ils ont encore de nombreux adversaires qui refusent de reconnaître leur valeur philatélique et qui qualifient la collection de ces pièces de snobisme.

Ces circonstances n'empêchent nullement que le prix de ces « non-dentelés » monte en flèche depuis deux ans. Cette hausse paraît d'ailleurs bien justifiée. Les « non-dentelés » ont été tirés sur des presses officielles dans les mêmes conditions que les timbres dentelés destinés aux besoins postaux et leur nombre est excessivement restreint. En outre, ils présentent donc une réelle valeur philatélique et sont les pièces moyennes des grandes collections.

UN CADEAU DE CHOIX...
COLLECTION IMPÉRIALE
J. FORET Expert
ALBUM DE TIMBRES-POSTE D'AVIATION
ACHAT-VENTE TIMBRES-POSTE
Env. Catal. P.A. Prix 13F
PRIX: 300F
Avec timbres 500 à 50.000F
64.R.LAFAYETTE. PARIS. PRO.3427

MAX DUPUY TIMBRES-POSTE
55, Rue Montmartre
Cent. 33-13 Paris (2^e)
Achète lots Collections toute importance
Vieilles archives.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

BELLE VILLA A VILLEZ

Près Bonnières. Bords Seine. Style moderne. Gd Conf. (Eau, gaz, électr.) Jardins. Libre. Adj. ét. M^e GUYON, not. à Mantes (161. 10) le 1^{er} septembre à 15 h. Visites sam. et dim. après-midi ou tél. Labarrère : Etoile 22-25 ou not.

RUBRIQUE FINANCIÈRE

CRÉDIT LYONNAIS

BILAN AU 31 MAI 1945

Le bilan au 31 mai présente des variations très importantes qui résultent essentiellement des dépôts de billets en compte préalable à l'opération d'échange.

L'augmentation de 12.986 millions qui ressort de la comparaison du total des bilans au 30 avril et au 31 mai porte, à concurrence de 9.976 millions, sur les Comptes de chèques et de 2.028 sur les Comptes courants.

En regard de ces mouvements, on trouve, à l'actif, un accroissement de 8.099 millions du poste Encaisse et de 4.208 millions du Portefeuille effets.

NOS JEUX

LE BRIDGE

Le problème de jeu que nous avons proposé la dernière fois se présentait de la façon suivante :

NORD : Pique. A.V.9.6.4. — Cœur : 9. — Carreau : R.7.5. — Trèfle : A.R.D.6.
EST : Pique.8.5.2. — Cœur : V.7.5.4.3. — Carreau : 10. — Trèfle.V.10.9.4.
SUD : Pique.R.D. — Cœur.R.8.6.2. — Carreau : A.D.9.4. — Trèfle : 7.3.2.
OUEST : Pique.10.7.3. — Cœur : A.D.10. — Carreau : V.8.6.3.2. — Trèfle : 8.5.

L'enchère finale est restée à Sud, avec 6 sans-atout, contrés par Ouest. Ce dernier a entamé du 3 de pique.

Aussitôt que le mort a étalé ses cartes, Sud, qui doit faire douze levées, constate que, pour trois couleurs sur quatre, il possède entre sa main et le mort sept cartes. Si, pour les carreaux ou les trèfles, les six cartes restantes sont partagées 3-3 entre les deux flancs, le contrat est réalisé.

Sud s'assure d'abord que Ouest n'a pas cinq piques. Il prend la première levée de cette couleur par le roi, de sa main, et rejoue la dame ; Est fournit un pique sur cette deuxième levée, donnant ainsi à Sud l'assurance qu'il pourra faire cinq piques.

Sud joue alors 2 de trèfle qu'il prend de l'as du mort, puis 5 de carreau qu'il prend de l'as de sa main ; il voit tomber chez Est le 10 de carreau, qui est sec et place chez Ouest, qui a contré, le valet de carreau gardé et, sans doute, as et dame de cœur.

Sud joue alors roi puis dame de trèfle, pour voir si les trèfles sont partagés 3-3 chez les adversaires. Il constate que le valet de cette couleur est gardé chez Est.

Il est donc impossible de réaliser la douzième levée par une carte de longueur, et Sud tente alors le squeeze en jouant ses piques.

Voici la position après la 9^e levée. Nord a la main :

NORD
Pique : 9.
Cœur : 9.
Carreau : 7.
Trèfle : 6.

OUEST
Pique : --
Cœur : A.D.
Carreau : V.6.
Trèfle : --

EST
Pique : --
Cœur : V.7.5.
Carreau : --
Trèfle : V.

SUD
Pique : --
Cœur : R.8.
Carreau : A.9.
Trèfle : --

Sur le dernier pique du mort, Est jette 5 de cœur ; Sud jette 8 de cœur.

Si Ouest jette 6 de carreau, Sud fait deux carreaux et donne 1 cœur.

Si Ouest jette D. de cœur, Nord joue cœur et attend à carreau où il fait deux levées.

Il faut remarquer que cette main a été réellement jouée ainsi, en tournoi, par un joueur américain qui — comme il se doit — employé le squeeze lorsqu'il a vu échouer les autres possibilités de réalisation de son contrat.

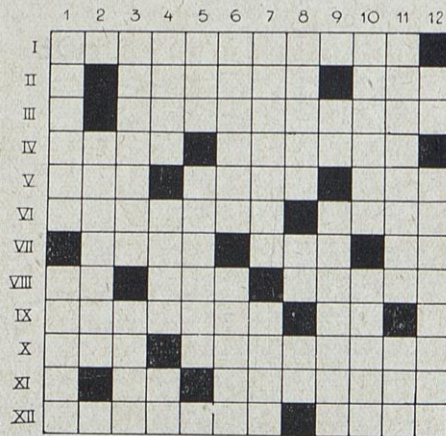
E. MICHEL-TYL.

NOS MOTS CROISÉS, par Max FAVALELLI

PROBLÈME N° 22

HORIZONTALEMENT. — I. Rapporteur. — II. Pas toujours flatté par ce qu'il perçoit. — Aurait mieux fait d'être ophiophile. — III. Pour rendre les serins plus instruits. — IV. Une fine mouche. — Périt le jour de la victoire. — V. C'est pour ne pas faire toute la lumière qu'on la condamne. — Chacune compte le symbole même du bouc émissaire. — Aimait à prendre ses adversaires par les cheveux. — VI. Maintient le poisson dans l'étang. — A besoin d'être complété par un tube. — VII. La ligne a la sienne. — II a sa ligne. — En niche. — VIII. D'un auxiliaire. — Sur la boussole. — Séjour des impécunieux. — IX. S'élève sans discrétion. — Soldat américain. — X. Sert à désigner. — Accompagné de nombreux postillons. — XI. Note. — Ultime avatar d'une femme fidèle. — XII. Obstacle fragile mais que l'on hésite à détruire. — Pour lui l'été est passé.

VERTICALEMENT. — 1. Mélange où le bleu domine. — Une barre peut le rendre difficile. — 2. On peut tirer dessus. — 3. Une moitié qu'on est sûr d'avoir entière. — Ses intimes le connaissent dans les coins. — 4. A plus de prix si elle est neuve. — Elève la note. — Article étranger. — 5. Annonce une mort prochaine. — Ronds de corde. — 6. On analyse son contenu. — Souvent remise au lendemain. — 7. Servait d'intermédiaire à des chasseurs. — Pris en main par celui qui pousse à la roue. — 8. A le bras long. — Gare de triage. — En ville. — 9. Se suivent à reculons. — Un rien le brise. — 10. S'accompagne souvent d'une sensation de déjà-vu. — Trop sauvage pour être voyageur. — 11. Il faut l'agiter pour s'en servir. — Sur le point de crever. — 12. Préposition. — Le fils de Louis le Débonnaire ne risquait pas de l'être.



SOLUTION DU PROBLÈME N° 21

HORIZONTALEMENT. — I. Cuillère, Bah. — II. Noir, Chari. — III. Asticot, Orme. — IV. Lion, Siamois. — V. Eux, Stand. — VI. Micro, Or, Eh. — VII. Quiétude. — VIII. Obus, Tot, Cru. — IX. Tréteau, Blet. — X. Eu, Ir, Ramage. — XI. Atonie, Tau. — XII. Ustensile, Lr.

VERTICALEMENT. — 1. Chale, Poteau. — 2. Suisse, Bruts. — 3. Intoxiqué, Ot. — 4. Loin, Custine. — 5. Lic, Tri, Erin. — 6. Eros, Oeta, Es. — 7. Tis, Tour. — 8. Ec, Atout, Ail. — 9. Homard, Bm. — 10. Baron, Eclat. — 11. Armide, Regal. — 12. Hies, Hauteur.

SANTÉ BEAUTÉ DES CHEVEUX

XOUR
SPÉCIALISTE DES SOINS DU CHEVEU

COGNAC GAUTRET

Maison fondée en 1847

JONZAC COGNAC

89^e Année - N° 4320

LE MONDE ILLUSTRÉ

Hebdomadaire paraissant le jeudi

II Août 1945

DIRECTEUR GÉNÉRAL : Pierre NAQUET

RÉDACTEUR EN CHEF : René MAINE

COMITÉ DE RÉDACTION : François de CLERMONT-TONNERRE et Henry CLAIR

RÉDACTION -- VENTE -- ABONNEMENTS
69, Quai d'Orsay — Tél. : Invalides 19-44 - 67-48 - 80-37

SERVICE DE PUBLICITÉ DU "MONDE ILLUSTRÉ"
12, Rue d'Anjou - PARIS VIII^e - Téléphone : Anjou 04-80
7, pl. Antonin-Poncet - LYON (Rhône) - Tél. : Franklin 55-25

Abonnements : 6 mois : 700 frs -- 3 mois : 370 frs

Compte Chèques Postaux Paris : 4-116-52



LE LUNDI 1^{er} AOUT, PIERRE LAVAL, AMENE PAR AVION D'INNSBRUCK OU IL AVAIT ETE CONDUIT PAR LES AMERICAINS QUI L'AVAIENT CAPTURE A LINZ, ARRIVE A FRESNES OU IL SERA ECROUE

LA FRANCE ET LE MONDE

LE PROBLÈME DES DÉTROITS

La position de l'U. R. S. S. touchant la question des Détroits et de ses rapports avec la Turquie est connue. Mais on ne sait pas si les Trois ont trouvé, à Berlin, une formule qui les satisfasse pour la solution de cette question.

Moscou ne veut plus des accords de Montreux. Ces accords confèrent la garde des Dardanelles et du Bosphore à la Turquie. En temps de paix elle doit laisser passer librement les navires de commerce de Méditerranée en mer Noire et *vice versa*. En temps de guerre ces navires de commerce ne peuvent effectuer ce passage qu'avec son autorisation et si elle le trouve opportun. Quant aux vaisseaux militaires, ils ne peuvent en aucun cas franchir les Détroits sans l'autorisation turque et, en temps de guerre, aucune unité des marines belligérantes ne peut avoir le droit de passage. Il va de soi que si la Turquie est impliquée dans le conflit, les vaisseaux de ses alliés éventuels bénéficieraient de ce droit. C'est encore en arguant de son alliance avec les Turcs — encore qu'ils n'aient point été en guerre — que l'Angleterre leur demanda, en 1941, l'autorisation de passer en mer Noire pour intervenir en Roumanie, autorisation qui lui fut refusée. Par contre, au printemps de 1944, les mêmes Turcs autorisèrent vingt-six navires de commerce chargés de contrebande de guerre allemande à franchir les Détroits.

On sait que les Russes, pour remplacer les accords de Montreux, réclament un régime qui leur donnerait — à eux exclusivement — non seulement le libre passage permanent de la mer Noire en Méditerranée, mais encore une base militaire sur les Détroits pour en effectuer la surveillance.

Il n'y a pas besoin de réfléchir beaucoup pour s'apercevoir que la satisfaction de cette revendication n'affecte pas la Turquie seule. La flotte de guerre russe

pourrait, à tout moment et à l'improviste, passer en Méditerranée, y faire toutes opérations qu'elle aurait projetées, puis, en cas de besoin, se retirer en mer Noire devenue, pour elle, un réduit inviolable. Sa flotte jouirait ainsi d'avantages inestimables en Méditerranée orientale.

Ce règlement russo-turc présente d'autres éléments — sur lesquels nous ne nous arrêterons pas aujourd'hui — qui font, aussi, que ce n'est pas la seule Turquie qui est intéressée et il contient de quoi faire dresser l'oreille à l'Angleterre. Ce n'est pas uniquement le côté stratégique naval qui appelle l'attention de cette dernière, ou, plutôt, ce côté stratégique a des incidences sur la situation politique qui ne peuvent manquer d'inquiéter Londres.

La liberté de manœuvre, la présence virtuelle des forces maritimes de l'U. R. S. S. en Méditerranée orientale feront certes, stratégiquement parlant, peser des appréhensions pour Chypre et pour le canal de Suez. Sans parler de la Grèce que la Grande-Bretagne a prise sous son aile, mais, en même temps, la proximité de la puissance de cette U. R. S. S. fera de celle-ci un point d'attraction pour les Arabes et particulièrement pour la population égyptienne, tout au moins l'U. R. S. S. servira-t-elle de catalyseur à ceux d'entre eux qui prêchent le mécontentement. En tous les cas l'influence russe s'établira plus ou moins en Egypte et dans le Proche-Orient. Moscou a déjà ses idées sur ce dernier point, le maintien de ses troupes en Iran, les réclamations sur Kars et Ardahan, le récent voyage du patriarche Alexis suffisent à le faire deviner. Finalement une lourde hypothèque pourrait bien peser sur la route des Indes, par terre et par mer.

Jusqu'ici la France, dont la position politique est maintenant très réduite dans le Levant, n'est pas di-

rectement intéressée dans la question. Mais, devenant, du fait de la liberté des détroits, puissance méditerranéenne, il n'est pas dit que la Russie entende se cantonner dans la Méditerranée orientale. Les Russes ont la dent longue, nous le voyons chaque jour. Leur démarche relative à Tanger indique qu'ils ne veulent pas se désintéresser de ce qui se passe dans la partie occidentale de la mer dont ils sont sur le point d'avoir la libre pratique. En fait c'est sur toute cette mer qu'ils comptent jouer leur partie. Ils veulent être présents aussi bien devant Gibraltar que devant Suez, surveiller l'entrée de l'Atlantique aussi bien que celle de la mer Rouge et de l'océan Indien — et, pour notre part, nous devons songer que la liberté absolue de nos communications avec notre Empire est essentielle.

Ainsi, dans cette Méditerranée où nous ne trouvons jusqu'à présent qu'un seul gros usager, allons-nous sans doute en rencontrer un second. Mais, quant à présent, on ne voit pas encore vers quelle partie de notre domaine, soit méditerranéen, soit annexe ou dépendant indirectement, pourraient se tourner les convoitises russes.

Ce qui est le plus probable — pour l'immédiat, au moins — c'est qu'en se préoccupant de la Méditerranée tout entière l'U. R. S. S. ne cherche qu'à couvrir sa position en Méditerranée orientale et dans le Proche-Orient ainsi qu'à surveiller la situation et le jeu des influences dans les Balkans et, enfin, peut-être, à élargir son champ de manœuvre naval, à toutes fins utiles.

Tout cela peut, à la rigueur, avoir des contre-coups qui nous affectent quelque jour, mais le véritable, l'immédiatement intéressé, c'est l'autre gros usager dont nous parlions tout à l'heure, c'est-à-dire la Grande-Bretagne.

S. DE GIVET.

CONVALESCENCE DE LA FRANCE...

par Robert ARON

LE Français, qui vit en Suisse, où il enseigne notre langue, m'aborda d'un ton ironique : « Je suis la postérité. » Comme je le regardais, étonné : « Je ne suis pas fou, me dit-il. Mais souvenez-vous... Bajazet... et sa préface. » Pendant ces cinq années, la préface de Bajazet ne m'avait guère préoccupé. D'autres livres, d'autres tragédies ont suivi mes avatars, témoin ce Nicomède qui, dans une prison d'Espagne, fut le seul texte autorisé à pénétrer avec moi. Si bien que mes co-détenus, faisant à Corneille un succès inespéré et parfois mal informé, me réclamaient à tous échos : « Nicodème, passe-moi Nicodème ! » Mais Bajazet et ses exotismes, que faisaient-ils en notre temps où d'autres drames nous sollicitent ? Quelle actualité est la sienne ? Et pourquoi la postérité ?

Racine, il m'en souvint bientôt non sans quelque courbature, s'excusant d'avoir écrit une pièce contemporaine, expliquait que l'éloignement dans l'espace compense la proximité dans le temps. Se prenant pour le Grand Turc, comparant la classe suisse où il enseigne à un sérail oriental, mon ami donc faisait état de son séjour à l'étranger pour prétendre contempler la France avec le recul du temps. La postérité pour lui commençait à Annemasse : et il jouait les historiens, ou nos arrière-neveux.

« Et que dit la postérité ? — Elle est plutôt optimiste et vous sait gré, à vous, Français de 1945, de l'amélioration qu'elle constate. — Elle n'est donc pas difficile. — Dites plutôt qu'elle n'est pas pressée : elle n'a nulle raison de l'être, puisqu'elle sait comment les choses tourneront et que tout se passera bien. »

Ainsi, l'avocat de l'avenir plaide devant l'accusateur du présent dont je remplissais l'emploi. A l'appui de ma thèse, ou pour provoquer la sienne, je faisais valoir tous les mécomptes actuels, les difficultés de tout ordre qui nous assaillent et nous obsèdent. L'affaire de Syrie, tout d'abord, qui causa dans les cœurs français un si pénible désarroi. Le ravitaillement défaillant, qui incite au marché noir. La baisse de rendement dans les bouillères, à laquelle certains cherchent des raisons techniques, d'autres des raisons sociales, la timidité des réformes politiques, décevant les aspirations et les espoirs des combattants, des prisonniers, des résistants... Et, comme je n'en finissais pas d'énumérer nos déceptions, il me coupa la parole : « Oui, dit-il, vous êtes trop heureux. » La plaisanterie me sembla forte : « Je viens de Caen, continua-t-il, où une université suisse m'avait chargé d'enquêter sur les secours à apporter à l'université détruite. J'ai vu les Facultés fonctionner dans des caves ou dans les faubourgs avec un nombre d'étudiants presque égal à celui d'avant guerre. J'ai vu des hommes se réjouir de toute conquête effective sur le désordre et sur la ruine. Un pan de mur qu'on était, un meuble qu'on rafistole, une fenêtre béante dont on calfeutre le vide, une porte qui refunctionne, une boutique qui s'ouvre... tous ces signes de convalescence sont des stimulants pour l'espoir, des réconforts pour le courage... Eux ont confiance en l'avenir. Ils n'ont pas besoin que, de Suisse, on découvre ou on décrive les étapes de la guérison. »

Diagnostic assez simpliste. On sait que les grands malheurs engendrent les grandes vertus. Et tel qui tient bon dans une maison en ruines, sent son courage défaillir entre quatre murs bien clos où la gêne élit domicile. Comme je le faisais remarquer, semblant passer du coq à l'âne, mon ami soudain s'exclama : « Savez-vous quelle est votre tension, votre tension artérielle ? » Je confessais mon ignorance : « Vous êtes tous hypotendus », professa-t-il, « ou presque tous ». Vous avez tous les nerfs à plat et on les aurait à moins. Croyez-vous qu'ils soient dans leur état normal les systèmes nerveux de ces milliers de prisonniers ou déportés, qui sont de retour d'Allemagne après cinq ans de captivité et souvent de mauvais traitements ? Ceux de tous les Français traqués qui, en ville ou dans le maquis, menaient une vie épuisante ? Ceux de toutes les femmes séparées de leurs maris, de tous les enfants privés souvent de leurs pères ? Ceux de tous les sous-alimentés qui, pendant quatre ans, ont vu fondre simultanément leurs réserves en matières grasses et leurs réserves financières ?... Comment voulez-vous que, de tant de déséquilibres particuliers, de tant de nervosités exaspérées, naissent, moins d'un an après la libération, l'équilibre de la nation et le calme de l'opinion ? Vous vivez, c'est déjà beaucoup : vous êtes en convalescence. La postérité, dont je suis l'ambassadeur, a noté que, de Suisse en France, les transports fonctionnent mieux : les ouvrages d'art sont reconstruits. Là où il y avait un train par jour, il y en a maintenant quatre. Elle note que les matières grasses sont un peu plus abondantes que lors de mon dernier voyage, que le poisson a repris le chemin des cuisines parisiennes, qu'il n'y a pas de grand trouble ni de grande calamité. La vie intellectuelle reprend avec une vigueur qui surprend les étrangers. Vous reconstruisez la maison : elle n'est pas encore reconstruite. Mais, dans les gravats, quelques coins d'ordre apparaissent. Vous tâtonnez pour vos réformes, mais les problèmes sont posés. Ne croyez-vous pas qu'il vaille mieux, malgré les peines et les deuils, être en 1945 plutôt qu'en 1939 ? Si la vie y est moins facile, l'avenir est moins bouché. La flèche qui jalonne la route nous conduit à des défilés étroits, obscurs et difficiles. Mais ce ne sont plus des impasses. Et nous pouvons nous en tirer. »

Ainsi parla... Bajazet, avec un succès relatif. A beau prêcher le calme qui vit en Suisse, où les conditions sont meilleures. A beau voir les événements présents sous l'aspect de l'éternité qui a du charbon dans sa cave en vue du prochain hiver. A beau dire vrai qui vient de loin : sa vérité et sa tranquillité d'esprit ne sont, hélas ! pas pour nous, articles d'importation.

Pourtant, sans quitter la France, mais en abandonnant un peu de nos soucis quotidiens, il est, dans certains paysages, une leçon à découvrir, qui peut nous éclairer et nous réconforter aussi. Je pense à la forêt des Landes, la plus grande forêt de France.

Les forêts, ces sociétés d'arbres, ont leurs mœurs et leurs drames comme les sociétés humaines. Celle des Landes n'est pas immobile. D'année en année, on la voit abandonner du terrain, là où les hommes saccagent pour se faire place au soleil ; ou bien elle regagne des clairières abandonnées, en lançant ses jeunes pousses coloniser peu à peu les espaces dénudés. La forêt, qui sait conquérir et qui sait garder ses conquêtes, n'ignore pas que le temps est indispensable pour qui veut s'enraciner. Elle répugne aux Blitzkrieg, ne croit pas aux offensives foudroyantes, ignore les mouvements tournants et autres manœuvres subtiles. C'est par sa masse que, de toute sa profondeur et de toute sa durée, elle s'étend ou se défend.

Parmi le peuple de ses arbres, il en est qui ont su s'élever au-dessus des autres quoiqu'étant de même sève, de même bois que le commun. De loin l'œil les reconnaît à ce que leur cime dépasse les autres cimes. De près on s'aperçoit que leur tronc n'a pas d'entailles et que leur sève précieuse ne coule pas dans les gobelets. On les appelle des « bornes ». Ce nom, qui n'est pas péjoratif, correspond au contraire à leur fonction dans la forêt. Leur bonne étoile en effet, s'il en est une pour les arbres, les a fait naître en des endroits privilégiés, en des séparations de lots ou de propriétés foncières. Ils ont un devoir à accomplir. Pour le possédant ou l'usager, ils leur indiquent les limites. Pour le voyageur, ils jalonnent le chemin. Ils sont vus d'horizons plus larges que les autres ; et leur chef pareillement, si l'on y pouvait monter, découvrirait des horizons qu'ignorent les autres arbres.

Ceux-ci peinent et souffrent ; et parfois ils meurent prématurément. Ceux-ci passent leur vie dans la confusion des fourrés dont ils ne peuvent émerger. Une charrette les ébranle, un souffle d'air les agite, surtout le résinier ou le bûcheron les angoisse à son passage. Ils sont, comme nous sommes tous, à déplorer la dureté des temps et à dire que jamais on ne retrouvera la paix.

Pour ce Tiers-État des bois, pour ce prolétariat des plantes, il est normal que chaque arbre cache la forêt, que chaque événement des jours masque la durée de l'histoire. Faisons effort, s'il dépend de nous, pour imiter les grandes bornes. Nés dans un pays qui dure, ayons le sens de sa continuité : et ne laissons pas les anecdotes quotidiennes, si douloureuses soient-elles, masquer le trajet de l'histoire. Ne laissons pas les ennuis obscurcir notre devoir.

Varié en restant immuable, n'engager dans les aventures nécessaires que la part la plus mobile et la plus subtile de nos êtres sans ébranler nos assises, être éternel et quotidien, voilà ce que les sociétés d'hommes pourraient apprendre des sociétés végétales. Ce serait aussi le secret des convalescences. Celles-ci sont autant affaire de moral que de physique. Que le moral nous enseigne à supporter sans impatience les délais de la guérison.



PIERRE LAVAL AU PROCÈS PÉTAIN

R IEN ou peu n'avait été fait et dit dans ce procès, au cours de deux longues semaines d'audience, pour en rehausser l'éclat.

Les témoignages se succédaient avec une parfaite égalité de forme dans la médiocrité et l'on était étonné qu'un si grand procès fût mené avec si peu de moyens.

Il n'y avait là, en vérité, que des innocents. Qui donc pouvait être coupable du forfait si tant est qu'il restait encore un forfait ?

Le tribunal était réuni pour entendre soit une dissertation politique, soit une conférence académique, soit encore un cours de stratégie militaire. De procès, point. Une aimable controverse seulement. L'accusation, dans cette émoullente sérénité, avait déjà abandonné le complot puis la préméditation. Pour l'instant elle en était demeurée à la « méditation ». Encore un peu et l'on se serait séparés les meilleurs amis du monde.

Le procès se déroulait donc dans une douce ambiance et aurait pu durer ainsi jusqu'à la fin des siècles lorsque soudain éclata, telle une bombe, l'annonce de l'arrestation de Pierre Laval, son incarcération et sa comparution devant la Haute Cour.

Pierre Laval... Jamais homme ne réunit contre lui une semblable unanimité dans la colère, l'hostilité et l'aversion. Cela remontait à loin dans le temps.

Allait-il polariser toutes les rancœurs, toutes les haines et toutes les accusations ?

Son témoignage était attendu avec une curiosité mêlée de passion.

Mais qui pouvait reconnaître dans ce prévenu émacié et décharné, tel un poulet plumé, l'homme d'Etat brillant qui, durant vingt années, joua un rôle politique considérable dans ce pays.

Ses vêtements, devenus trop amples pour ce corps amaigri, pendaient misérablement. Il apparut tout d'abord tel une bête traquée.

Mais ce qu'on avait pris pour une attitude apeurée n'était en réalité qu'une tension exaspérée des nerfs, des muscles et du cerveau.

L'homme était réputé comme un redoutable joueur. Il l'est resté. Laval s'expliqua nerveusement, d'abord volubile, puis vite il retrouva la maîtrise de sa parole et se rua éperdument contre l'accusation.

Derrière lui, l'écoutait Pétain, impassible et serein, pas plus ému de cette présence que s'il se fût agi d'un rayon de lune.

Et le spectacle était énorme de ces deux hommes, longtemps liés par les charges du pouvoir, qui semblaient s'ignorer et ne pas même s'apercevoir. L'un, crispé, agité, blême ; l'autre, froid, souverainement insensible et les joues teintées de rose.

Pierre Laval se jeta furieusement dans la mêlée.

A son tour, comme tant d'autres, il plaida longuement sa propre cause, sourd aux interruptions du président qui s'évertuait à localiser la déposition, et s'obstinant dans le schéma qu'il s'était tracé. Ce faisant, il sondait le terrain et, dans le même temps, lançait des avertissements sibyllins à l'intention de la défense.

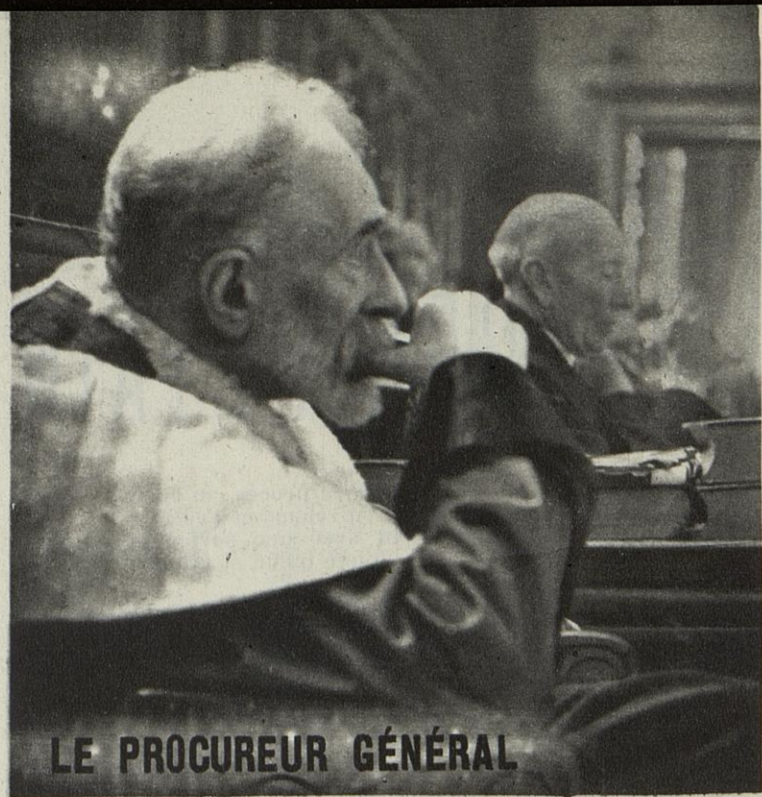
La confrontation qu'on attendait n'eut pas lieu. Les deux compères ne se jetèrent pas à la face les accusations véhémentes que l'on aurait pu prévoir. A la seconde audience de sa déposition, il était déjà plus calme. En vieux juriste et parlementaire retors, il avait vite retrouvé la maîtrise de son verbe. A tout instant il associa le Maréchal dans tous ses actes et ses paroles passés et ne s'en sépara point.

Tous les méfaits, qu'il transformait bien entendu en vertus patriotiques, portaient leur commun accord sinon leur commune signature. De telle sorte qu'il n'était plus possible de rompre leur équipe.

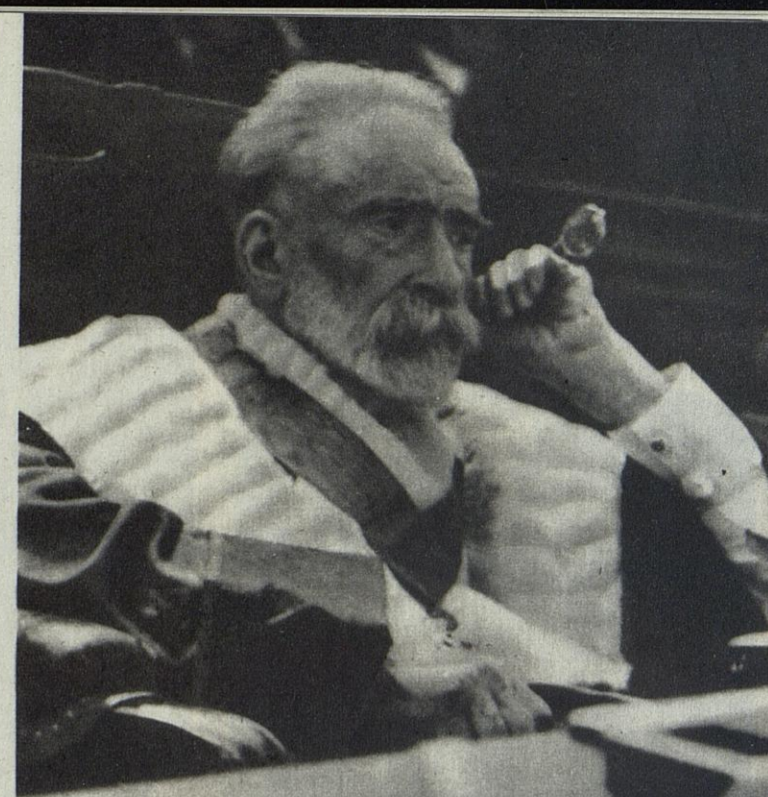
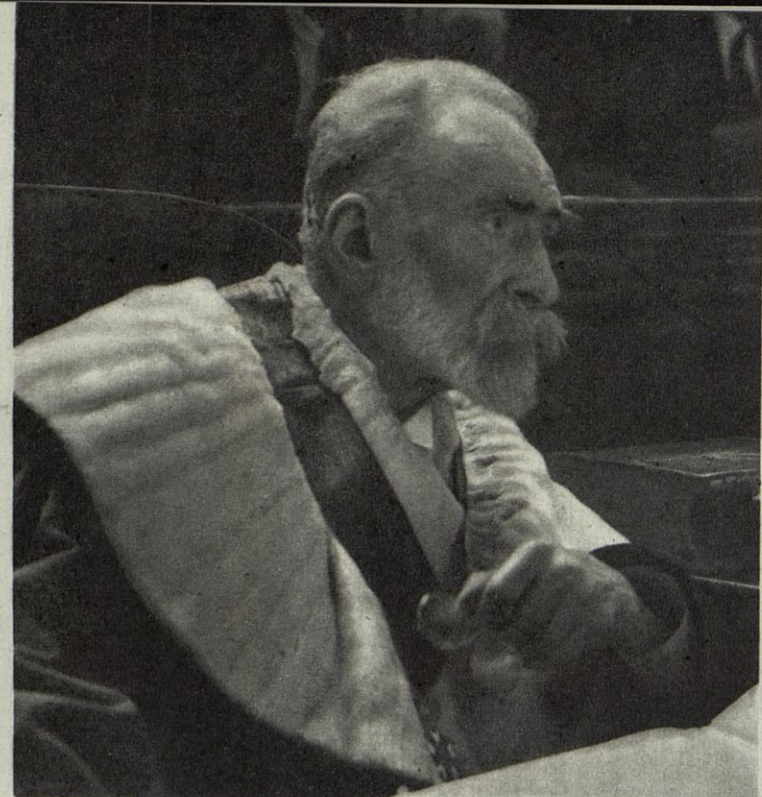
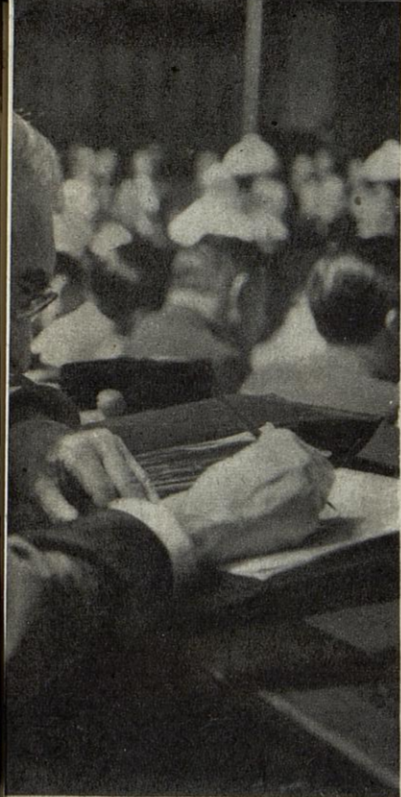
La défense, mal à l'aise, inquiète par moment, n'interrompit jamais. Elle souffrait visiblement de cette collusion, sachant combien l'homme était haï en France.

Si cette intervention apporta peu de choses aux débats, elle consacra cependant le lien qui unissait étroitement ces deux hommes dans la période douloureuse et épouvantable que le pays a subie.

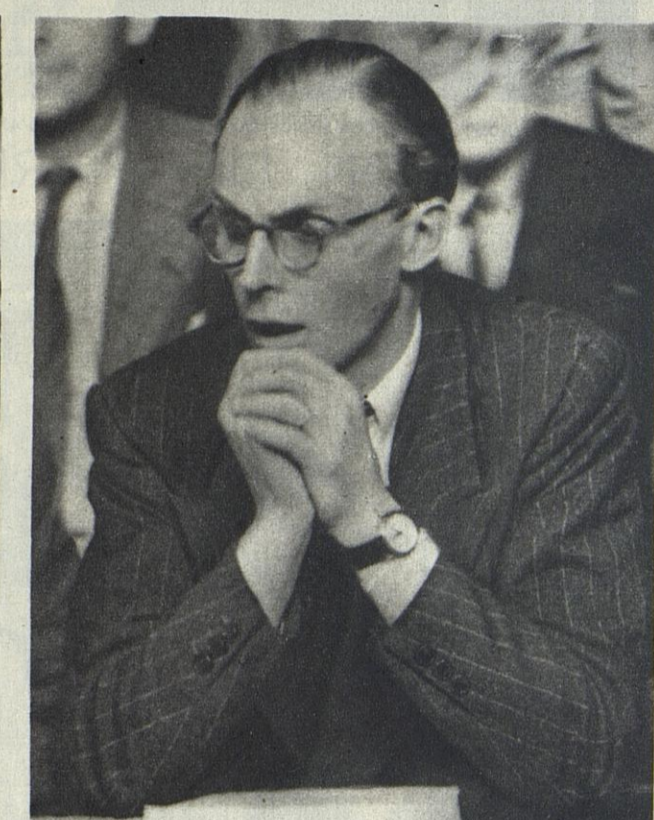




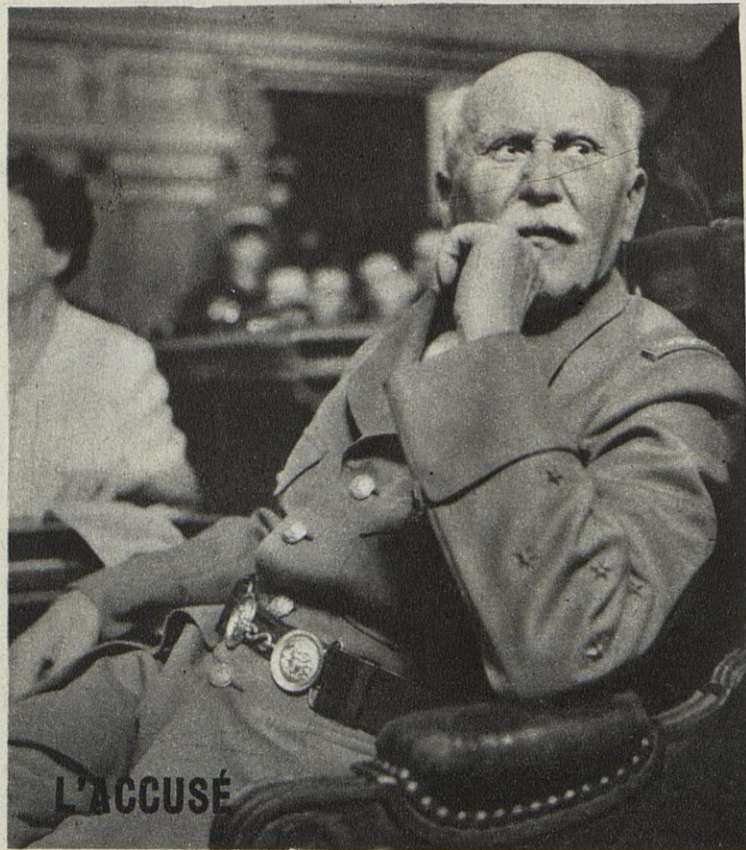
LE PROCUREUR GÉNÉRAL



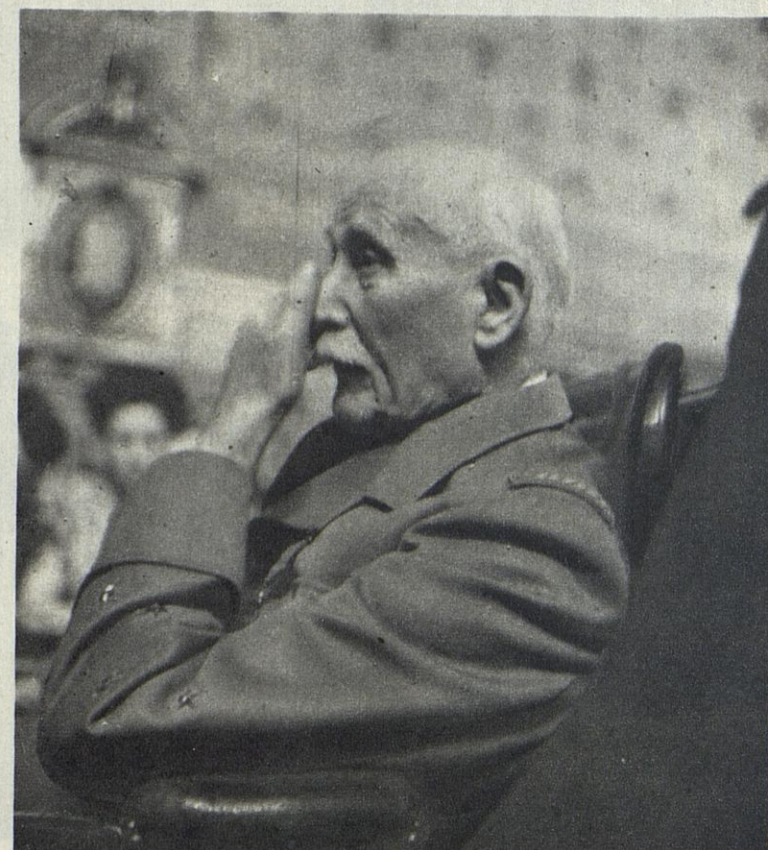
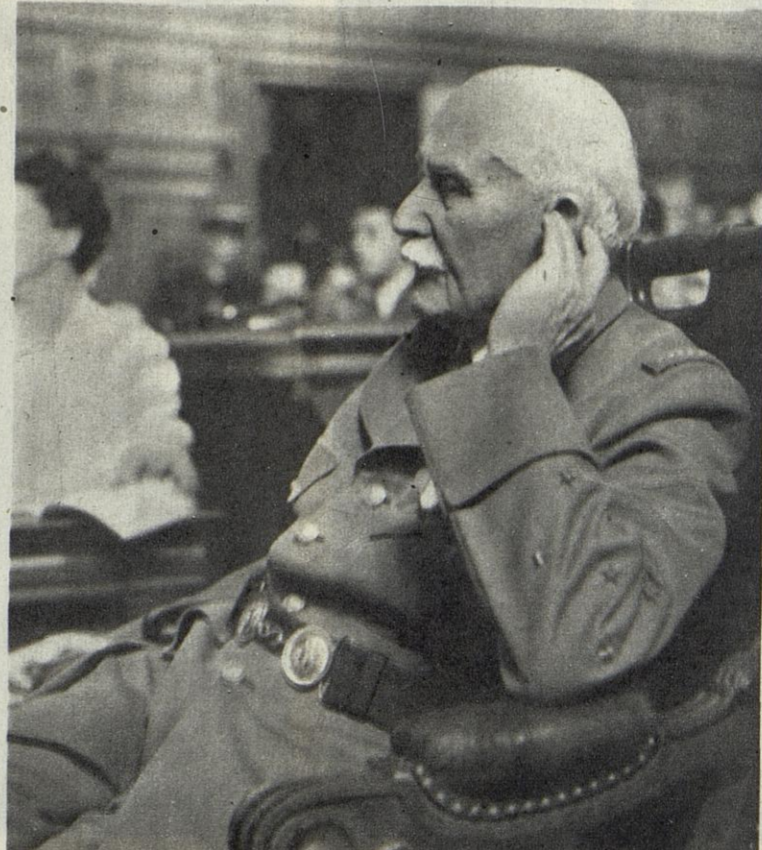
LES JOURNALISTES

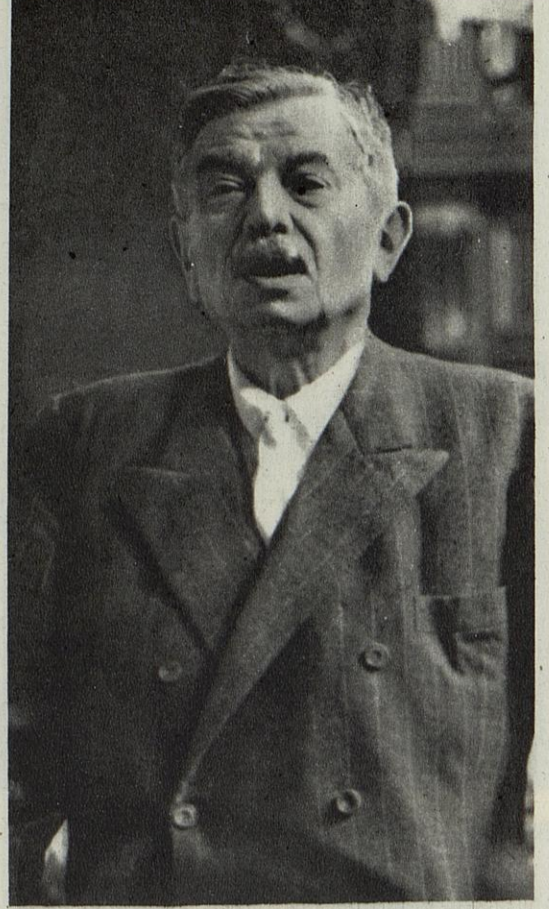
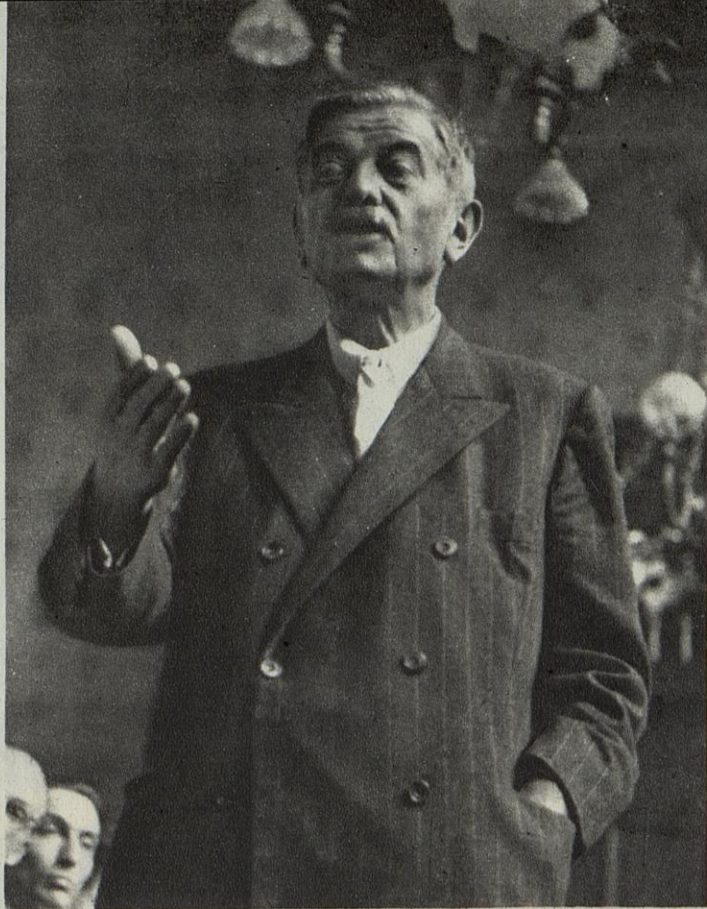
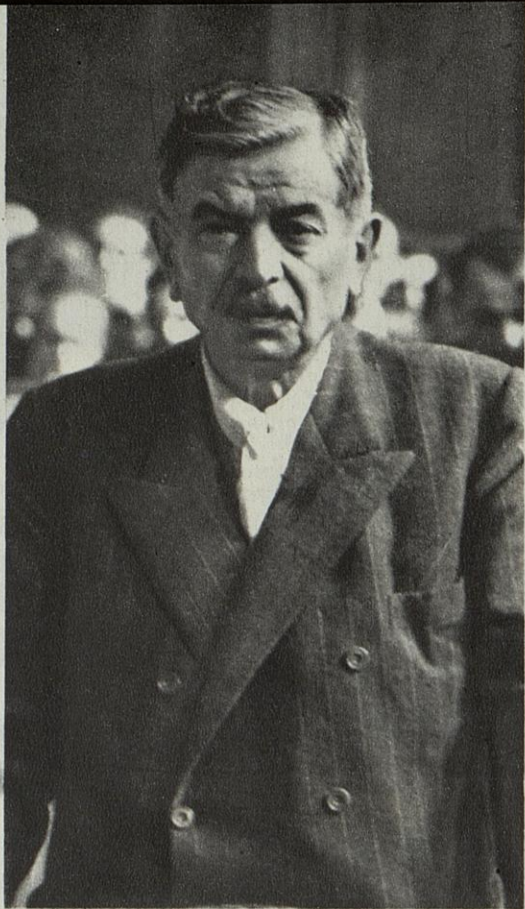


NOTRE CONFRÈRE FERNAND POUÉY, DE «LIBÉRATION», EST PENSIF. MADELEINE JACOB FAIT LE COMPTE RENDU POUR «FRANC-TIREUR». GEORGES ALTSCHULER, DE «COMBAT». À sa gauche, PIERRE BÉNARD MAURICE CLAVEL, DE «L'ÉPOQUE», MÉDITE ; GÉO LONDON ÉCRIT. CLAIRE GONON, DE «LA NATION», TROUVE QU'IL FAIT CHAUD. ANDRÉ RABACHE REPRÉSENTE L'AGENCE FRANÇAISE DE PRESSE.



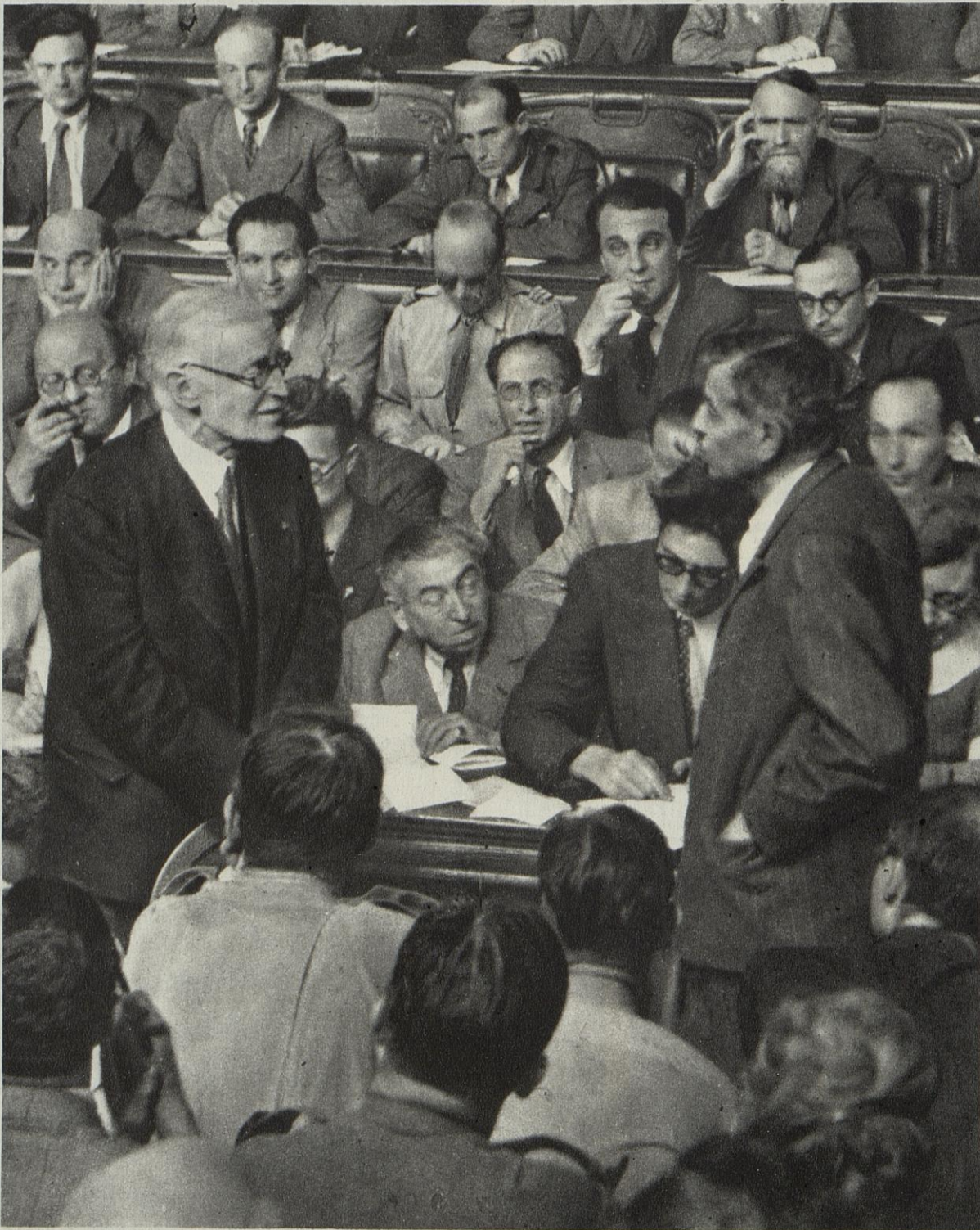
L'ACCUSÉ





VENDREDI 3 AOUT. LAVAL COMMENCE SA DEPOSITION. IL S'ANIME PEU A PEU ET REPREND SES ATTITUDES D'ANTAN. IL A VISIBLEMENT MAIGRI : SON VESTON EN TEMOIGNE.

L'AUDITION DE PIERRE LAVAL A OCCUPE DEUX SEANCES



UN TEMOIN VIENT INTERROMPRE LAVAL. C'EST M. DE LA POMMERAYE, SECRETAIRE GENERAL DE LA PRESIDENCE DU SENAT.

LAVAL A DEMANDE UN VERRE D'EAU. IL BOIT AVIDEMENT

FRANCE ET ITALIE

par Alcide de GASPERI
Ministre des Affaires étrangères d'Italie

M. Alcide de Gasperi qui, comme nos lecteurs le savent, est à la fois ministre des Affaires étrangères d'Italie et chef du parti politique le plus nombreux, le parti démocrate-chrétien, a bien voulu écrire pour « le Monde Illustré » les lignes qui suivent. La double qualité de M. de Gasperi confère son véritable prix à cet appel à la France.

QUAND je songe aux preuves d'affection et d'admiration que l'esprit français a de tout temps offert à notre chère Italie, je me souviens, en manière d'exemple, du frais et charmant décor sur lequel, un matin d'octobre 1832, se lève le rideau de la vie d'Henri Brulard, quand Stendhal, qui va avoir la cinquantaine, contemple Rome étendue à ses pieds, du haut du Janicule.

C'est en lisant et en étudiant la littérature française, la meilleure, que l'on reste convaincu de l'amour profond et délicat des Français pour cette terre italienne qui de tout temps les a accueillis et choyés. Pétrarque s'en alla rimer en Vaucluse, mais combien nombreux sont les poètes de France qui trouvèrent chez nous la source de leurs inspirations ! Tout le long du siècle dernier, de ce XIX^e siècle parcouru d'un bout à l'autre d'une sève vivifiante et vigoureuse, les écrivains français passèrent les Alpes et vinrent se pencher sur les paysages, sur les ruines, sur les gloires de la Péninsule. De Chateaubriand à Lamartine, à Zola, à Anatole France, et jusqu'aux plus modernes, les lettres françaises sont remplies de ce « Parfum de Rome » que Veuillot sut si bien découvrir et illustrer dans le centre de la Catholicité. C'est sur ce terrain des lettres, riche en même temps de poésie et de réalité vivante, qu'à mon avis, se produit instinctivement et spirituellement la première entente vraie, la première rencontre entre nos deux peuples. Et dans la période la plus triste de notre récente histoire, devant le gaspillage insensé de nos forces et de nos énergies les meilleures, le mépris des traditions les plus pures, religieuses et morales, le refus systématique et sournois de reconnaître et d'admettre les liens spirituels qui unissent les Italiens aux Français, pendant ces années où une froide volonté de destruction a failli submerger nos intérêts essentiels et nos aspirations profondes, c'est alors pendant les années de l'humiliation de l'esprit que l'espoir et la foi se sont réfugiés dans la littérature. Et l'on pouvait voir que les Italiens, auxquels l'on s'efforçait d'imposer la haine officielle de la France, recherchaient plus que jamais les auteurs français et, à défaut des modernes, relisaient les anciens ; mais jamais ils n'ont consenti à être privés de la nourriture spirituelle de la culture française. Et, à ces Italiens assoiffés de lectures françaises, l'on voudrait que la France aujourd'hui envoie les meilleures entre ses publications nouvelles, de façon à pouvoir rétablir un profitable courant d'échanges intellectuels avant que les prudents négociateurs et les gardiens des formalités légales aient fixé l'entité et la qualité des échanges matériels.

Je sais que chaque Italien entretient dans son cœur le désir de maintenir avec les Français des relations réellement amicales, je crois et j'espère sincèrement que chaque Français est animé des mêmes sentiments ; s'il en est ainsi l'on ne saurait douter que la volonté d'entente aura raison de toutes les difficultés et que les obstacles qui pourraient se dresser sur notre chemin seront facilement surpassés.

Mais au fond il y a si peu à faire pour accomplir l'union de nos deux peuples : ils sont si pareils, ils éprouvent les mêmes désirs, ils cèdent aux mêmes élans, ils sont brûlés par les mêmes passions, irai-je jusqu'à ajouter qu'ils sont atteints par les mêmes défauts ?

Que manque-t-il alors à une parfaite compréhension ? Que faut-il faire et souhaiter pour arriver à marcher côte à côte et la main dans la main, au

milieu de ce monde agité, dans cette Europe tourmentée ? Il faut nous connaître davantage, savoir ce que nous pensons sur une question particulière, comme nous jugeons un fait, une idée, une suggestion. Si l'on pouvait toujours le faire, nous serions étonnés de constater que nous avons sur toute chose les mêmes idées et que nos pensées se rencontrent plus souvent que l'on ne pense.

Les siècles sont passés sur nos pays et y ont laissé leur bagage de choses bonnes et mauvaises : il faut maintenant courageusement plonger la main dans ce fatras, faire une œuvre de triage, séparer le bon grain de l'ivraie, savoir oublier certain souvenir désagréable pour tous les deux, fermer à temps un œil sur une légère faiblesse, pardonner une défaillance, et en revanche, mettre en valeur un mouvement spontané du cœur et surtout s'attaquer à l'essentiel, au solide, au durable.

Rien ne pourra aider à cette œuvre salutaire comme l'échange régulier et intelligent des produits de l'esprit. Dans notre cas, nous connaître veut dire nous aimer.

À côté de la culture, un lien bien efficace et peut-être plus puissant, c'est le lien du travail. Environ un million d'Italiens habitent et travaillent dans le territoire métropolitain de la France, tandis que plusieurs milliers se trouvent en Afrique du Nord.

Une émigration bien ordonnée, basée sur des principes de confiance totale et de fraternité, sera le plus solide ciment de notre vitalité commune. Il faut qu'aucun effort ne soit épargné pour réaliser une confiante collaboration des deux peuples dans le domaine du travail, du progrès social, de l'élévation graduelle du travail manuel, aussi bien dans les champs que dans les usines.

Toute affinité culturelle et spirituelle menace de rester le privilège d'un nombre restreint d'élus, si elle ne s'appuie pas sur la solidarité des hommes qui labourent la terre, bâtissent les maisons, desservent les machines, développent les négoce. C'est justement dans ce flot d'Italiens allant et venant de France, où ils laissent l'empreinte durable de leur fatigue, que je vois la réalisation de la loi humaine des intégrations nécessaires entre peuples ayant la même origine et les mêmes tendances.

Il est nécessaire que de chaque côté des Alpes Italiens et Français prennent de nouveau connaissance de ces lois, de cette solidarité dans un but de salut que la nature et l'histoire nous offrent et qu'il serait un crime contre la société humaine et aussi contre les nations sœurs, de méconnaître et de repousser.

Je désire conclure en citant un mot de Louis Veuillot qui me revient sans cesse à l'esprit : « Rome est la ville des âmes ; elle parle une langue que toutes les âmes peuvent comprendre. »

Est-ce que le grand écrivain catholique voulait parler d'une âme abstraite, tout absorbée dans la contemplation des choses éternelles ? Je ne crois pas trop forcer le sens des mots en leur donnant un sens plus large, si, pour langage de l'âme, j'entends celui du sentiment, celui que chacun, du plus illustre au plus humble, peut parler et comprendre, quand les paroles simples et nues lui viennent du cœur.

Voilà le langage que les Français et les Italiens doivent employer entre eux et ce n'est sûrement pas un hasard si un écrivain français l'entendit à Rome, et à Rome sut le comprendre et le parler à la perfection.

QUELQUES CHIFFRES SUR CE QUE LA GUERRE A COUTÉ A LA FRANCE

La Commission française du coût de l'occupation vient, comme on le sait, d'achever son rapport. Cette œuvre considérable donne un bilan d'ensemble des dommages subis par la France, du fait de la guerre et de l'occupation allemande. Il est intéressant, croyons-nous, d'en extraire les chiffres suivants :

LA GUERRE ET L'OCCUPATION ALLEMANDE ONT COUTÉ AU TOTAL A LA FRANCE

LA FRANCE	4.893 milliards
Sur ce chiffre,	
— les spoliations allemandes s'élèvent à	2.342 —
— les destructions d'origines multiples à	1.832 —
— les dommages aux biens (en dehors des cas précis d'enlèvements, saisies ou destructions), à	258 —
— les dommages aux personnes, à	359 —
— les charges spéciales imposées à l'Etat par l'occupation et les opérations de guerre sur son territoire, à	102 —

VICTIMES :

— Militaires : 200.000 morts et 230.000 invalides ;
— Civiles : 450.000 morts (150.000 en France et 300.000 en Allemagne) et 355.000 invalides (127.000 blessés en France et 228.000 rapatriés d'Allemagne).

IMMEUBLES :

Sur 9.975.000 immeubles existant en 1939 :
— 1.785.000 ont été endommagés par la guerre ;
— 441.000 sont totalement détruits ;
— 1.344.000 sont partiellement détruits.

De plus, 344 localités ont été détruites par les Allemands, en dehors des faits de guerre (crimes de guerre), dont 62 entièrement.

TRAVAIL FORCE :

Au total, ce sont 765.000 travailleurs déportés, 850.000 ouvriers et civils obligés au travail forcé en France, 2.500.000 ouvriers de l'industrie, 780.000 travailleurs agricoles, le quart de la population active de la France, soit 4.895.000 hommes que l'Allemagne a contraints à son service.

AGRICULTURE :

Le montant des prélèvements de denrées agricoles par les troupes allemandes a été estimé, au total, à : 126.545.842.000 francs.

CONTRIBUTIONS IMPOSEES :

De juin 1940 à septembre 1944, le Trésor français a versé à l'Allemagne : 624.200.000.000 francs.

TRANSPORTS ET COMMUNICATIONS :

Les dommages ont été évalués à 449.183.162.000 francs.

Outre les éléments chiffrables, la France a supporté, dans tous les domaines, des sacrifices dont chacun peut, aujourd'hui, mesurer l'importance. Sa capacité de production agricole, de production industrielle, de transport a été sérieusement réduite.

CAPACITE AGRICOLE ACTUELLE :

Blé	45 %	de la normale
Autres céréales	60 %	—
Betterave à sucre	50 %	—
Lait	60 %	—
Viande	55 %	—
Matières grasses	55 %	—

CAPACITE DE PRODUCTION INDUSTRIELLE :

De 100 en 1938, la vie générale de la production industrielle française est tombée à : 70 en 1942, 50 en 1943, 30 en 1945.

CAPACITE DE TRANSPORT :

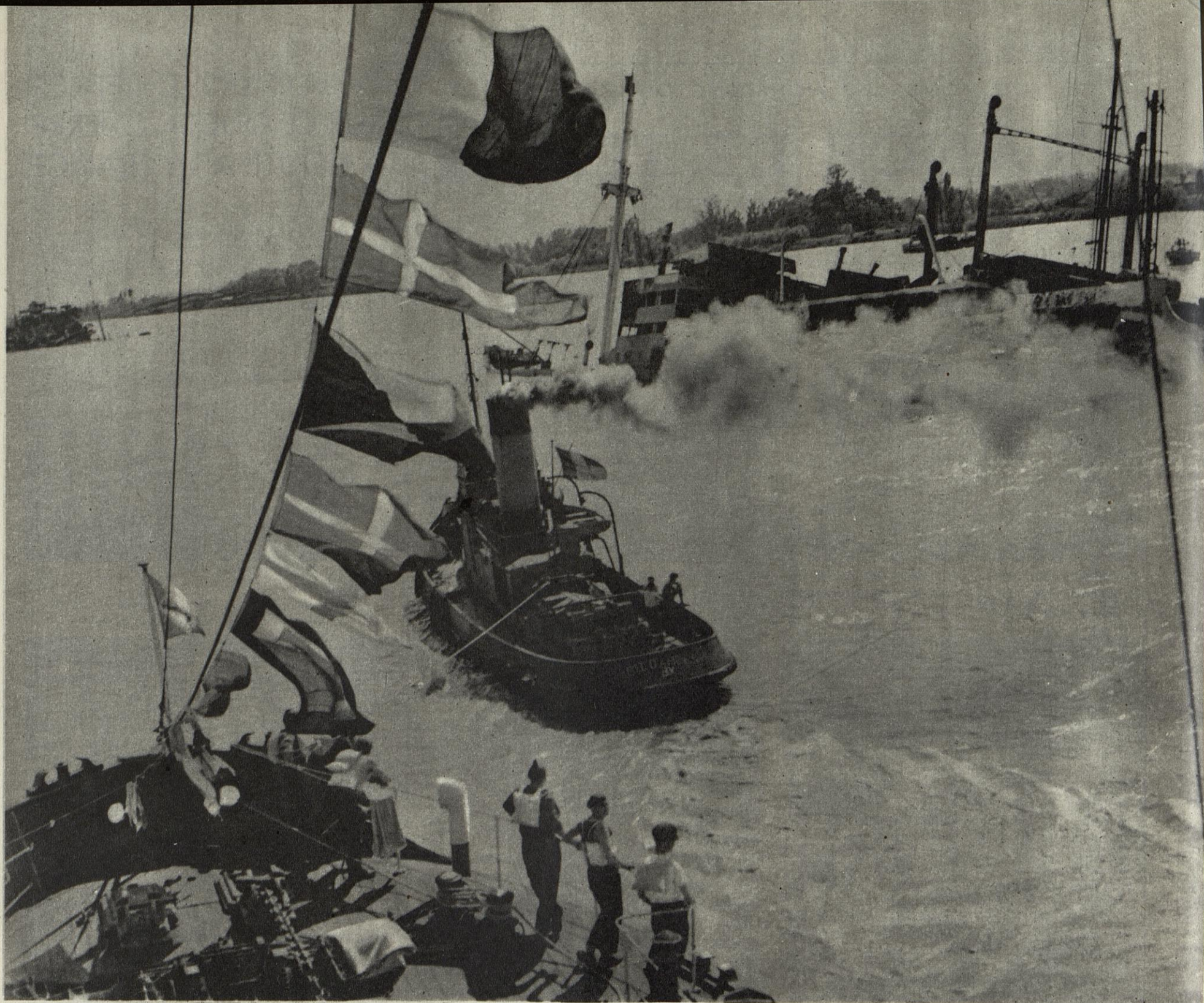
Le pourcentage de matériel ferroviaire utilisable à la Libération était de 35 %, celui du matériel automobile de 38 %, celui de la batellerie de 63 %, celui de la marine marchande de 33 %.

ATTEINTES DEMOGRAPHIQUES :

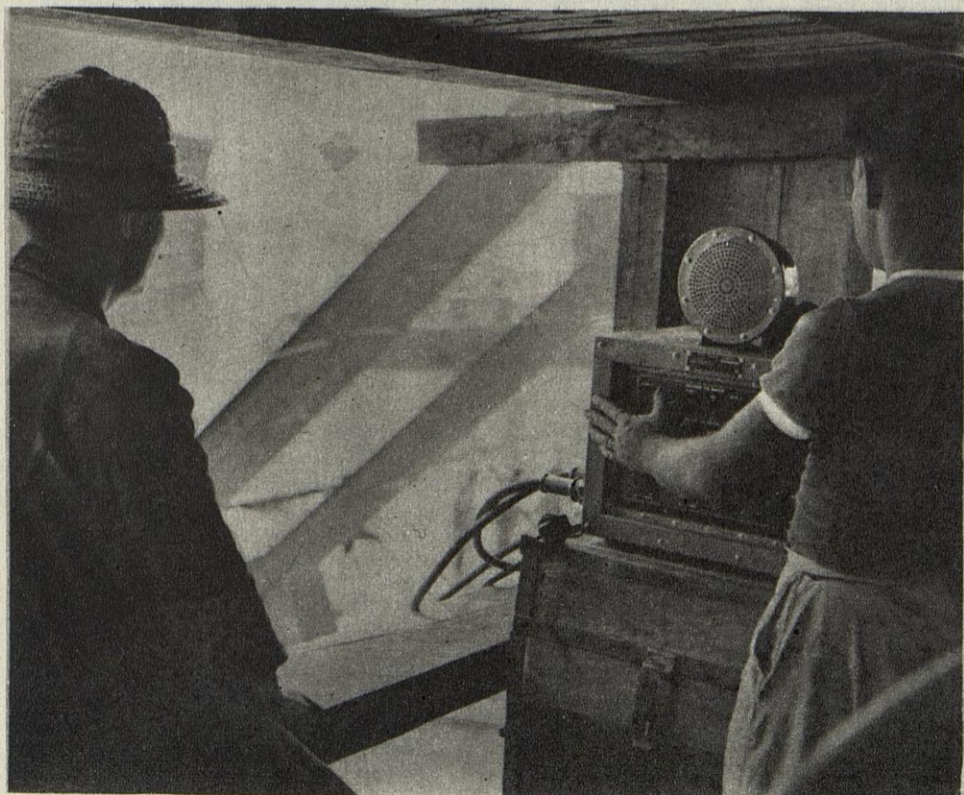
La France a perdu, en morts militaires et civils, 650.000 personnes, tant en France qu'en Allemagne et sur les divers théâtres extérieurs d'opérations.

L'excédent des décès normaux sur les naissances (sur mortalité due aux conditions d'existence et sous-natalité due à l'absence des prisonniers et déportés) s'élève à 600.000.

Les pertes totales de la France s'élèvent donc à 1.250.000. Mais il y a lieu d'ajouter une dégradation physiologique importante due à la sous-alimentation et au manque de chauffage. C'est ainsi qu'au Conseil de révision de 1945, 40 % des conscrits se sont révélés inaptes au service, dont les trois quarts pour insuffisance de poids.



CHAQUE NAVIRE QUI VEUT GAGNER LE PORT DE BORDEAUX DOIT PRENDRE UN REMORQUEUR POUR PASSER A TRAVERS LES EPAVES ET LES MINES ENCOMBRANT LES EAUX DE LA GIRONDE.



PAR CE MINOPHONE, LES SCAPHANDRIERS GUIDENT LES CRUES ET REÇOIVENT AUSSI LES ORDRES.



APRES CINQ HEURES DE TRAVAIL, UN SCAPHANDRIER REMONTE A L'AIR LIBRE...

POUR DÉGAGER BORDEAUX LA CHASSE AUX ÉPAVES EST OUVERTE

PENDANT de longs mois, le port de Bordeaux a connu une inactivité complète. Puis la reddition du réduit allemand, occupant l'embouchure de la Gironde, permit au grand port français de reprendre, peu à peu, sa vie normale. Mais tout n'est pas encore rentré dans l'ordre. C'est qu'à quelques kilomètres de Pauillac, un véritable cimetière marin restreint encore l'activité maritime. Juste devant le village de Lagrange, en effet, les Allemands, dans le but d'interdire des mois durant toute liaison de la mer avec Bordeaux, avaient eu l'idée diabolique de saborder dix-neuf unités de leur flotte marchande. Et ils y seraient totalement parvenus si des courants bien-faisants n'avaient pas fait dériver les épaves.

Quoi qu'il en soit, il faut bien dire que ce sabotage a causé à Bordeaux un préjudice sérieux et entraîné, *ipso facto*, un gigantesque travail de déblaiement. C'est ainsi que, depuis huit mois, des ingénieurs maritimes, aidés par plus de trois cents ouvriers et par vingt-cinq scaphandriers, se sont donné pour tâche de renflouer les dix-neuf bâtiments sabordés.

Tâche difficile s'il en fût !

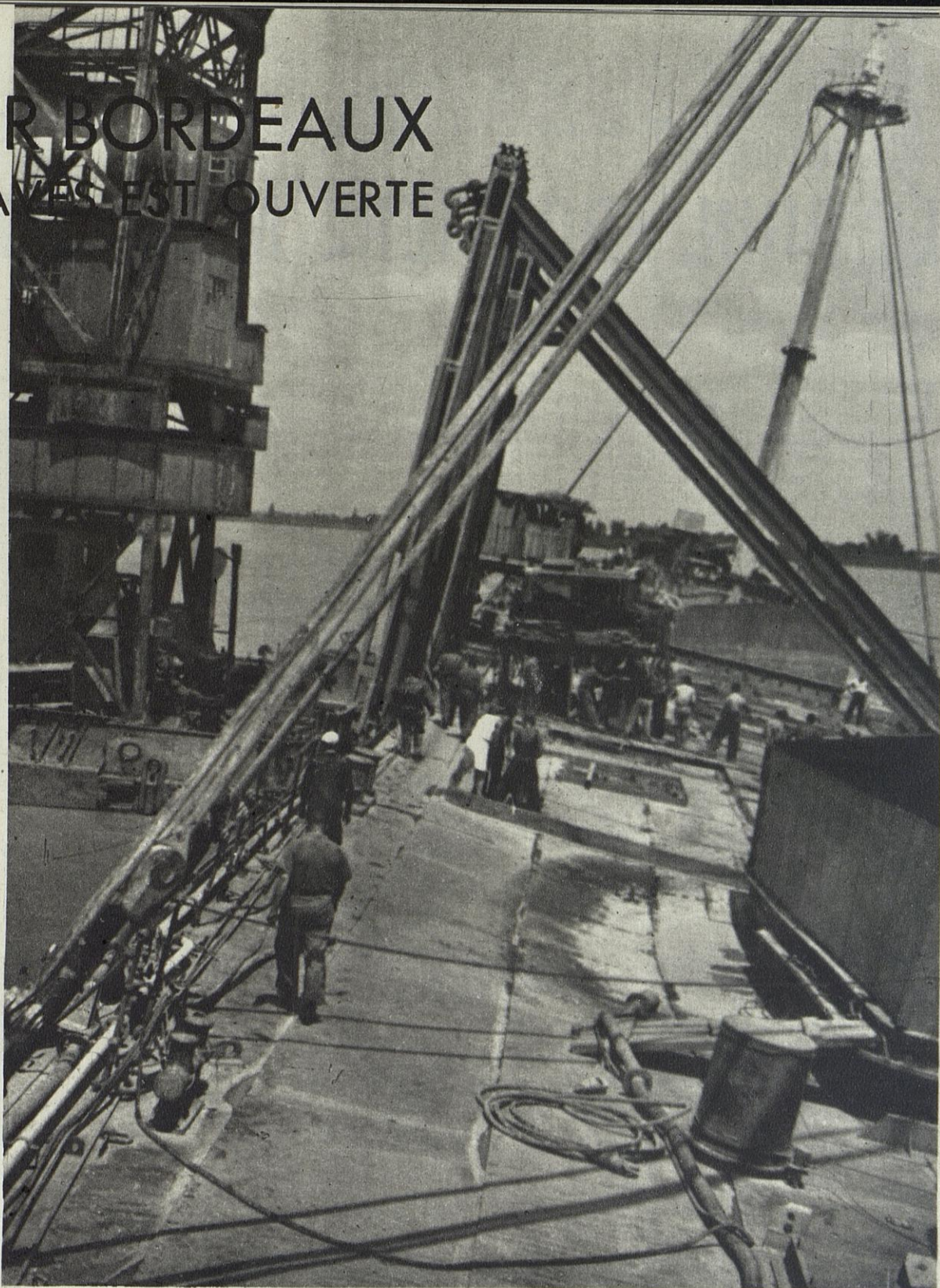
Pour commencer, il fallut se procurer du matériel. Comme Bordeaux était encore bloqué à la hauteur de la Gironde lorsque commencèrent les travaux, les ingénieurs durent faire venir les dragues et les pompes nécessaires par voie de terre.

Mais le principal ennemi des renfloueurs, c'est la vase. Déposée dans les cales et les soutes des navires, elle alourdit ceux-ci de façon considérable. Afin d'activer les travaux, ingénieurs et ouvriers sont divisés en deux équipes qui, à tour de rôle, travaillent vingt-quatre heures de suite. En ce qui concerne les scaphandriers, la chose est toutefois un peu différente puisque ces hommes ne peuvent évidemment pas rester plus de six heures en plongée.

L'on a souvent parlé du métier difficile des scaphandriers. Chacun sait que lorsque ceux-ci sont en plongée, ils sont à la merci de la moindre déchirure de leur costume, de la moindre coupure à leur tuyau d'arrivée d'air comprimé. Certes, ils sont bien payés. Mais les soixante mille francs qu'ils gagnent par mois ne sont que la juste récompense de leur délicate besogne. C'est aux scaphandriers que revient le rôle d'inspecter les coques engluées dans la vase, d'y déceler toutes les brèches et voies d'eau, puis de boucher celles-ci à l'aide de cloisons de tôle afin de permettre le travail des pompes de refoulage.

À l'heure actuelle, quelques-unes des dix-neuf coques coulées sont visibles à marée basse : beaucoup d'autres gisent encore dans le chenal par neuf mètres de fond à marée basse et 12 mètres à marée haute. En raison du danger qu'elles présentent, les navires descendant la Gironde vers Bordeaux doivent avoir recours à un remorqueur, lequel les guide à travers le chantier.

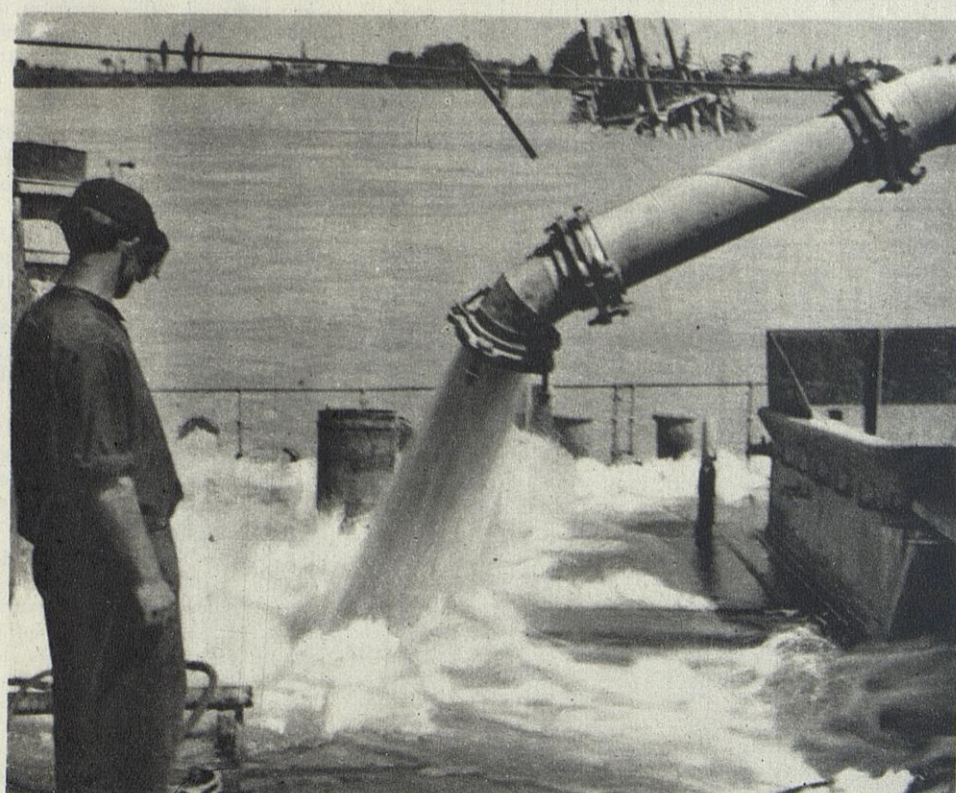
On dit qu'il existe encore dans les parages deux cents mines de fond n'ayant pu être décelées. N'empêche que le port de Bordeaux reprend petit à petit son activité. Venant d'Amérique, des « Liberty Ships » y ont déjà fait leur entrée. Enfin, le grand port bordelais a pu accueillir ces jours derniers, portant mille tonnes de poisson, le premier morutier français revenant de Terre-Neuve. Et c'est déjà pour Bordeaux un pas en avant vers l'avenir.



POUR RETIRER DE LA GIRONDE LES 19 BATEAUX QUE LES ALLEMANDS Y ONT COULES, UN CHANTIER FLOTTANT EST NE.



MICOU, SCAPHANDRIER DEPUIS L'ÂGE DE 20 ANS, GAGNE 60.000 FRANCS PAR MOIS.



LES POMPES PEUVENT DEBITER PLUS DE 7.500 TONNES D'EAU A L'HEURE... MAIS IL Y A LA VASE !...

LE RHIN, FRONTIÈRE MILITAIRE DE LA FRANCE

par Louis MARIN

DEPUIS qu'il y a des hommes et qui, sous toutes les latitudes, s'entre-tuent périodiquement en des conflits sanglants, le lendemain de la victoire met, face à face, les responsables des deux camps. Si les vaincus sont sans espoir immédiat de revanche, de dures conditions leur sont imposées; s'ils ont encore des réserves ou comptent en retrouver, d'astucieux Ulysse négocient des clauses qu'il s'agit de faire accepter, afin de les rendre durables.

L'évolution du monde comporte des périodes où un Etat domine tellement ses voisins qu'il impose sa loi par sa seule volonté. Exemple: Rome ou les Empires musulmans pendant quelques siècles. Même à ces époques, la diplomatie joue son rôle de ménageuse de forces. Hors ces moments, le vainqueur se garde d'être seul pour assurer sa victoire; afin qu'elles soient plus solennelles, il convie aux négociations ses amis. Ceux-ci s'agrègent volontiers à lui pour bénéficier, s'il se peut, des fruits du triomphe, pour empêcher le succès d'être trop complet, pour se défendre, à l'occasion, contre les exigences possibles d'ambitions fortement armées et exacerbées.

Entre tous les progrès de la civilisation, la rapidité des communications augmenta le cercle des intéressés aux conférences de paix. Quand la planète, au début de xx^e siècle, prit conscience de l'unité de l'action des hommes et s'efforça de la réaliser, de l'organiser, la plupart des nations furent jetées ou entraînées dans les conflits; toutes aspirèrent à participer aux discussions des traités.

Réunis en concile sous l'égide des triomphateurs, généralement les plus puissants, la majeure partie des Etats de nos deux continents sont tentés de régler beaucoup de questions qui n'ont aucun rapport direct avec la guerre passée ou la paix future, mais qui peuvent intéresser le bonheur des peuples. Le devoir de tous est de s'efforcer à cette grande œuvre, de s'y appliquer; à une condition expresse: comprendre que le problème essentiel posé par la fin des hostilités, surtout quand ce sont les pays attaqués qui sont finalement vainqueurs, est l'établissement, pour eux, d'une sécurité durable. A quoi servirait-il de créer une cité idéale si, quelques années plus tard, elle s'écroulait sous les coups du vieil agresseur réarmé?

L'invasion totale de l'Allemagne, la disparition des autorités capables de traiter en son nom permettent aux Alliés d'imposer à ce pays guerrier toutes les conditions qui empêcheront une nouvelle invasion. Encore faut-il que les vainqueurs de 1945 ne retombent pas, dès maintenant, dans les erreurs de 1919.

Le danger serait plus redoutable qu'alors: le fanatisme de la jeunesse et de l'enfance nazies a été accru par la défaite; les préludes d'organisation de la résistance à l'occupation sont significatifs; l'Allemagne s'est remise au travail d'une façon prodigieuse, depuis deux mois, sous les yeux des Anglais, des Américains, des Français: aucun moyen ne doit être négligé pour tenter d'arracher ce peuple belliqueux à ses mauvais instincts et à ses pires desseins.

Les hommes qui réfléchissent sont persuadés que le monde ne peut vivre sans un système de sécurité collective. Quelles que soient les erreurs commises par la Société des Nations, son expérience a stimulé la foi en la réussite d'une assemblée analogue, mieux comprise et mieux outillée. Même les sceptiques la croient réalisable un jour. Néanmoins, le résultat, laborieux et relatif, de San Francisco montre qu'il n'est pas simple d'établir un tel projet sur le papier. Encore moins de le mettre sur pied! de le faire fonctionner! de le faire fonctionner avec succès! Les « fervents » eux-mêmes se rendent compte que les difficultés ont grandi depuis vingt-cinq ans: la disproportion des forces a encore augmenté entre les nations puissantes et les autres; la parole donnée est, dans la vie internationale comme dans la vie privée, moins respectée qu'autrefois; le contrôle des armements sera plus difficilement toléré par certaines puissances et pratiqué par les autres. Aucun pays, en conscience, ne peut confier entièrement sa sécurité, son sort à un organisme, tant que celui-ci n'aura pas prouvé sa capacité à maintenir la paix, à la maintenir, en toutes circonstances, dans les voies de la stricte justice.

Les plus chaleureux partisans d'une Société des

« Nations-Unies » acceptent qu'elle autorise, sous certaines conditions, les ententes particulières entre Etats: ce sont les alliances de jadis et de tous les temps. Impérieusement nécessaires pour la France, des accords avec l'Angleterre, les Etats-Unis, la Russie; avec les peuples soumis aux mêmes menaces que nous, notamment en cas de réarmement de l'Allemagne. Il faut que ces pactes soient clairs, solennels, approuvés par l'opinion. Même alors, ils ne constituent pas des garanties absolues: l'exemple de 1919 montre combien les traités les mieux fondés deviennent tout à coup fragiles: nos conventions de garantie avec l'Angleterre et les Etats-Unis n'ont pas duré; ni la plupart de celles qui ont été conclues dans la suite: les plus vagues, seules, ont survécu, comme le papier Briand-Kellog, mais pour démontrer leur totale ineffectivité: « Des mots! », disait Hamlet. « Des mots menteurs et assassins », aurait-il pu ajouter. Quelle que soit notre confiance en nos amis et alliés, ils peuvent varier d'opinion, être indécis au moment opportun, mal armés quand il faudrait l'être fortement: ayons d'abord, entre nos mains, autant pour nous que pour eux, « les clés de notre maison », selon la formule de Metternich parlant de la rive gauche du Rhin.

« C'est inutile d'ici longtemps », objectent certains: en 1919, l'Allemagne n'a été occupée que sur la rive gauche du grand fleuve et, quelque temps, dans la Ruhr. Cette fois, elle l'est entièrement; elle ne pourra donc reconstituer ses forces, les regrouper, les entraîner, sans que les Alliés n'y mettent leur veto. Souvenons-nous seulement qu'après l'autre guerre l'occupation pendant quinze ans solennellement promise à la France par un traité signé de trente-deux nations n'a pas duré dix ans; nos Alliés se sont lassés rapidement; les gouvernements français eux-mêmes, en le cachant à leur opinion publique, ont rappelé les garnisons: onze ans après Versailles, rien ne subsistait de l'occupation. Celle-ci est, d'ailleurs, plus difficile aujourd'hui aux Américains et aux Anglais, car il leur faut faire face aux opérations du Pacifique et, en Europe, l'étendue des territoires contrôlés et l'agressivité des populations nécessitent l'immobilisation de forces bien plus importantes qu'en 1919.

L'occupation, dit-on encore, assure le désarmement matériel, moral, politique de l'Allemagne. Nous décidons qu'elle est nécessaire: est-elle suffisante? On objecte:

... Le désarmement en effectifs est facilité par les pertes considérables en hommes de l'ennemi. — A coup sûr; mais les Alliés entrant dans le Reich ont constaté que les enfants y pullulent, déjà dressés à la haine et à la guerre. Les anciens SS, aguerris en seront les instructeurs et les cadres.

Les Alliés se flattent de pratiquer le désarmement moral de nos ennemis: combien il serait nécessaire! Oui, mais les instincts guerriers de l'Allemagne sont profonds et la psychologie des peuples n'a guère jamais changé ces caractères essentiels. Enfants et adolescents allemands de 1945 ont acquis leurs principes de conduite sur les genoux de leurs mères: quand les gamines qui ont actuellement 10 ans auront, dans une dizaine d'années, des enfants, elles les élèveront comme elles ont été élevées. On pourra supprimer toutes les organisations de jeunesse, priver celles-ci des instructeurs et des manuels officiels, on enrayera mal les propagandes officieuses que les nazis pratiquent avec un art consommé.

Le désarmement matériel est, déjà, en grande partie accompli par les bombardements aériens. Oui, mais il reste beaucoup à faire, notamment à empêcher le réarmement clandestin du Reich.

On interdira aux vaincus de posséder un armement quelconque; la police ne devra user que d'armes blanches; l'Allemagne ne trouvera plus la possibilité d'utiliser de grandes usines en territoire étranger comme après 1918. Oui, mais de petits ateliers reprendront, dans tout le Reich, la fabrication des mitrailleuses et autres armes par pièces détachées.

Le désarmement sera contrôlé et total. Oui, mais n'y aura-t-il pas des Briand dans l'avenir, qui diront aux Stresemann futurs: « Je reçois tous les jours des tonnes de documents prouvant que vous réarmez. Je les repousse du pied. »

On réglera à fond le désarmement industriel et agricole pour empêcher tout armement de renaître: plus d'usines de guerre ou d'ateliers pouvant se transformer en fabriques d'armement; plus de cultures aptes à favoriser l'agression; plus d'importation de métaux permettant les aciers nécessaires, de substances capables de donner des explosifs. Oui, mais la création des produits de substitution fait des progrès considérables dans le monde et, particulièrement, en Allemagne.

On organisera le désarmement politique. On supprimera, par exemple, les castes dangereuses: le partage des terres des hobereaux prussiens qui fournissaient tous les chefs militaires, diplomatiques, administratifs au Reich vainement imposé par Versailles sera réalisé. On fera la décentralisation administrative et, s'il le faut, on morcellera politiquement l'Allemagne. Oui, tout cela est à poursuivre; mais ces transformations risquent de ne subsister que quelques années; elles retarderont des événements fâcheux; seulement, ne comptons pas qu'elles tiendront.

Au cœur de ces innombrables questions, se trouvent des modifications territoriales nécessaires et dont la nature est, précisément, de durer! J'ai sous les yeux une carte communiquée à la presse, sans doute par le ministère de l'Information; le texte qui l'accompagne annonce: « La conférence de la paix aura 27 problèmes territoriaux à résoudre »; du Schleswig au Dodécannèse, 27 sont indiqués, mais, omission bizarre, les problèmes de la Rhénanie et du Rhin, frontière militaire de la France, n'y figurent pas. Le fait est d'autant plus inquietant que certains partis politiques et, même, la commission des affaires étrangères de la Consultative ont repoussé l'idée de la garde du Rhin et du Rhin frontière de la liberté. Au lieu de ces erreurs tragiques, regardons les réalités.

La première est que l'Allemand envahisseur a, au delà de ses frontières, des « bases d'invasion » qui lui permettaient, dès qu'il se sentait plus fort qu'un pays limitrophe, de préparer des attaques rapides contre lui. La principale de ces bases, dirigée contre nous, est la rive gauche du Rhin. Quand les Germains ne la possédaient pas, ils nous laissaient tranquilles; quand ils l'occupaient il fallait nous attendre à leurs invasions. Elles vinrent tant de fois! Ces incursions n'intéressent pas que la France: depuis des siècles, elles sont une menace constante pour la sécurité de l'Occident, pour la paix de l'Europe et du monde.

A quoi certains répliquent que, « jusqu'il y a deux ans », fleuves et montagnes pouvaient être considérés comme les meilleures frontières naturelles et qu'il n'en est plus ainsi maintenant. Ce raisonnement médiocre est ancien comme le monde: les Gaulois l'ont fait quand ils ont vu les Romains lancer des ponts sur les fleuves les plus torrentueux: Rome n'en a pas moins sagement continué, pendant des siècles, à adosser ses légions au Rhin et au Danube. Quand l'artillerie parut, on déclara que les fleuves n'étaient plus une protection suffisante: cependant, si les Allemands n'avaient pas, cet hiver, oublié de faire sauter le pont par lequel les chars américains débouchèrent en trombe, le Rhin aurait toujours passé pour une rude barrière; l'opération faite sur Arnhem par les troupes aéroportées fut, malgré leur bravoure, un désastre. Le Don supérieur, à aucun moment, ne put être franchi par les Allemands; ni le Donetz en 1941; le Volkhof, aux portes de Leningrad, maintint les adversaires pendant des saisons.

La lutte, d'ailleurs, est éternelle entre les moyens d'attaque et de défense. Des inventions font douter de la valeur défensive d'un fleuve? Demain, d'autres découvertes la renforceront: n'en a-t-il pas été ainsi avec les mines dans les eaux des rives ou sur les talus des bords? En 1939, notre laboratoire de Saint-Aignan n'était-il pas sur la voie de découvrir l'arrêt des moteurs, par conséquent des avions et des chars, même amphibies, par les courants telluriques?

Regardons en face les problèmes. Celui du Rhin, « frontière militaire de la France » est le plus important de tous. Ne pas le poser et ne pas le résoudre favorablement serait lâcher la proie pour l'ombre: l'expérience de 1919 a eu des conséquences trop affreuses pour qu'on risque leur renouvellement.

ICI LA GESTAPO VINT ARRÊTER
Mgr HLONG, PRIMAT DE POLOGNE



C'EST LE SOIR. SUR LA TERRASSE DE L'ABBAYE ROYALE D'HAUTECOMBE, FACE AU LAC DU BOURGET, TROIS RELIGIEUX GOUTENT LA QUIETUDE DU MOMENT AVANT DE REGAGNER LEURS CELLULES...

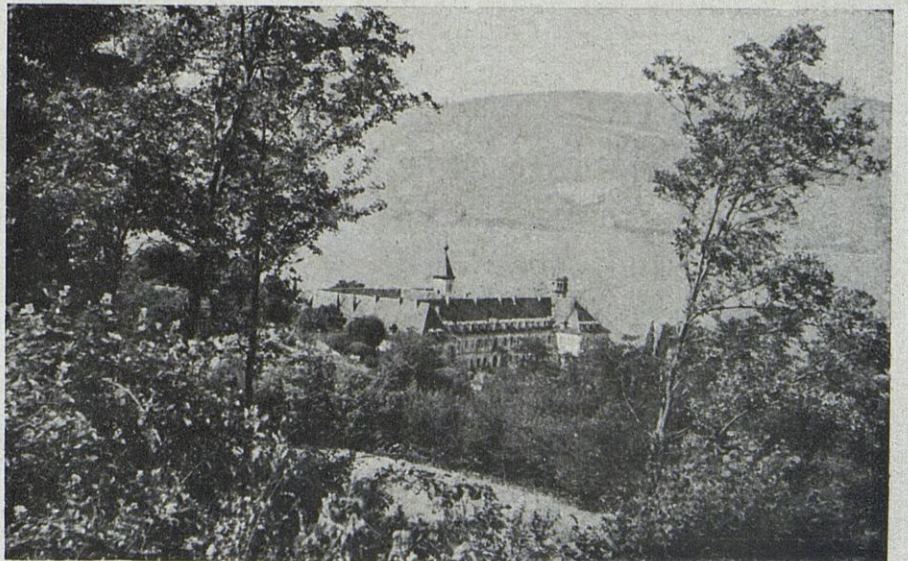
Chez les Bénédictins d'Hautecombe



UN des sites les plus célèbres du pays de Savoie est sans contredit l'Abbaye royale d'Hautecombe, face à Aix-les-Bains, sur les bords du lac du Bourget. Fondée au XII^e siècle à Cesseus et transportée peu après sur les bords du lac, cette abbaye, qui depuis 1922 est occupée par des religieux bénédictins de la Congrégation de France, servit de nécropole aux princes de la Maison de Savoie des siècles durant. Dès son origine, elle prit un grand essor. Les comtes de Savoie la placèrent sous leur protection, et l'un d'eux, qui y fut élevé, le bienheureux Humbert III, voulut y avoir son tombeau. Ses successeurs ayant suivi son exemple, plus de quarante princes ou princesses de leur maison furent finalement inhumés à Hautecombe jusqu'au XVI^e siècle. Passé cette époque, le monastère tomba en décadence. A la Révolution française, les quelques religieux qui y restaient furent chassés et le domaine vendu comme bien national après la conquête de la Savoie par les troupes de Montesquiou. Cependant, l'orage révolutionnaire apaisé, Charles-Félix, roi de Piémont

et de Sardaigne, entreprit de relever le monument et, en 1824, après avoir recueilli les ossements de ses ancêtres, fit bâtir une nouvelle église richement décorée, où lui-même et son épouse, la reine Marie Christine, vinrent dormir leur dernier sommeil dès 1831 et 1849. En 1860, date de l'annexion de la Savoie à la France, les religieux cisterciens piémontais qui occupaient l'Abbaye furent remplacés par des cisterciens français, lesquels cédèrent enfin la place à des religieux bénédictins.

Faisant partie de l'ordre de Saint-Benoît qui, fondé au VI^e siècle, est un des plus anciens de l'église, les bénédictins d'Hautecombe partagent leurs journées entre la célébration solennelle de l'office divin et le travail, surtout le travail intellectuel, à la différence des trappistes qui s'adonnent surtout au travail manuel. Comme les trappistes, les bénédictins vivent en

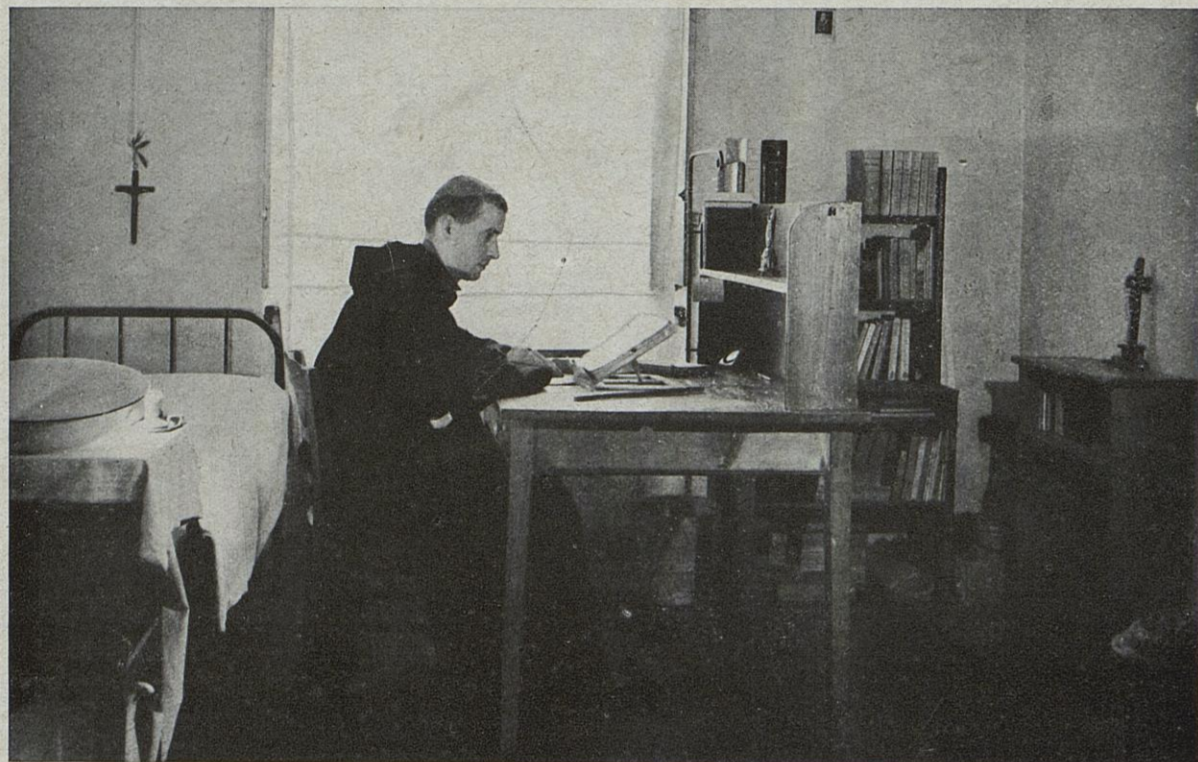


DOMINANT LES EAUX DU LAC, L'ABBAYE S'INSCRIT DANS UN PAYSAGE MAGNIFIQUE...



HAUTECOMBE (suite)

Il est 4 heures 30 du matin. L'aube se lève, blanche et froide. Leur capuche relevée, les moines de l'Abbaye royale d'Hautecombe chantent matines dans la chapelle conventuelle. Leur journée est commencée.



Une petite pièce blanche, étroite et nue, un lit de fer modeste, quelques meubles de bois blanc, quelques livres... Voilà dans son émouvante simplicité la cellule d'un Père d'Hautecombe. Tout y est silence et méditation.



Celui qui a besoin de repos et de paix ne frappe jamais en vain à la porte de l'Abbaye. Les Pères l'accueillent toujours avec joie. Mais cet hôte venu faire retraite doit se purifier les mains, suivant la règle, à l'entrée du réfectoire.



Le réfectoire n'est lui aussi qu'une grande pièce simple, à l'image de la vie ascétique des hommes qui y passent. Voici l'heure du repas. Au fond, le lecteur. Lors de la fête onomastique d'un Père, celui-ci trouve toujours des fleurs à sa place, touchante attention de ses coreligionnaires.



Les Pères cultivent le domaine appartenant à la communauté. Ils sont à l'occasion jardiniers, fermiers, apiculteurs. Et c'est un étonnant spectacle de les voir faire la fenaison dans le merveilleux décor des bords du lac chanté jadis par Lamartine.



La vie du bénédictin, à Hautecombe, est consacrée à la prière, aux travaux manuels et aussi, et surtout, aux travaux intellectuels. Voici un coin du « scriptorium » où des Pères poursuivent en silence d'importantes études.

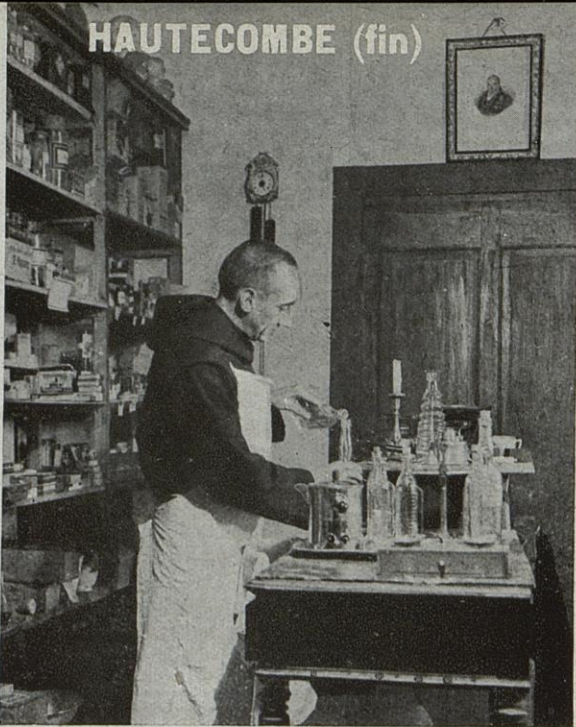


Amusante image : comme il y a un Père cordonnier, un Père menuisier, un Père cuisinier, un Père électricien, un Père photographe, il y a aussi un Père chargé spécialement de la basse-cour. Ses lapins ne sont pas farouches !...



La récolte en pois du jardin a été bonne cette année. Les légumes sont bien venus. Mais avant de les manger, il faut les écosser et six Pères (dont le Père abbé, le second à partir de la gauche) ne sont pas de trop pour cette tâche !

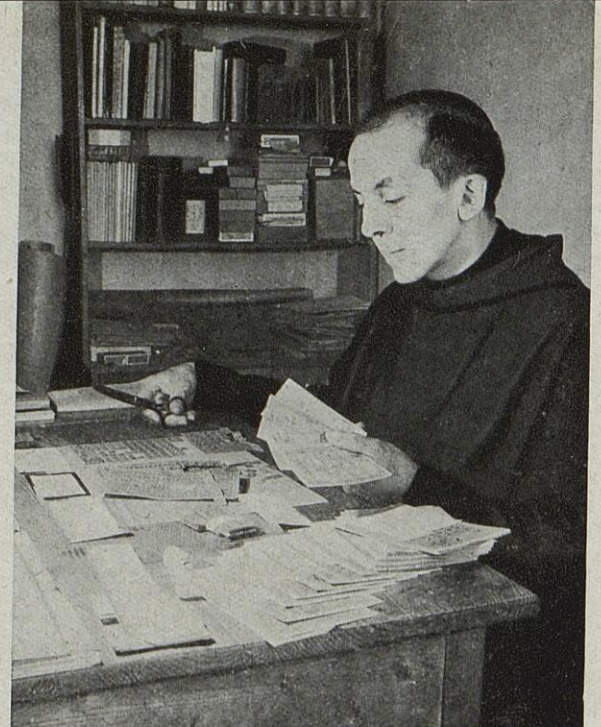
HAUTCOMBE (fin)



VOICI, DANS SON OFFICE, LE PERE APOTHAICARE.



LES CLOCHES APPELLENT LES MOINES A LA PRIERE.



UN PERE EST CHARGE DES TICKETS DE RATIONNEMENT.



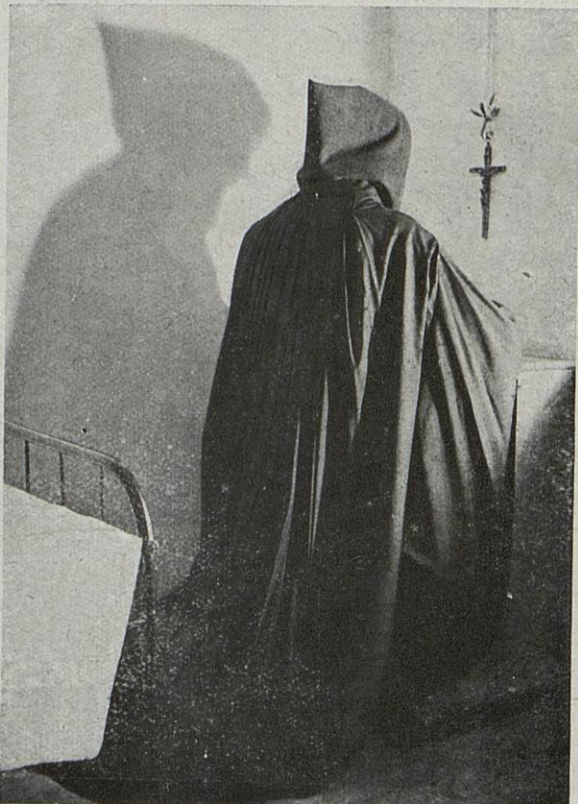
S. EM. LE CARDINAL HLONG

communauté, mais chacun d'eux a sa cellule dans laquelle il travaille et prend le repos de la nuit. Les chartreux, au contraire, mènent une vie solitaire et ne se réunissent que rarement.

Durant la guerre, Hautecombe fut le théâtre d'un drame de l'occupation. C'est là, en effet, que le 3 février 1944, alors que les Pères étaient à la messe conventuelle, des agents de la Gestapo se présentèrent au parloir et, sans s'être fait connaître, demandèrent à parler à S. Em. le cardinal Hlong, pri-mat de Pologne, réfugié à l'Abbaye depuis le 6 avril 1943 avec ses deux secrétaires, après avoir vécu trois années d'exil à Lourdes, près de Mgr Chocquet, évêque de Tarbes. Devant la méfiance des bénédictins, les agents de la Gestapo dévoilèrent leur véritable identité. Reçus par le cardinal, ils lui déclarèrent avoir mission de le conduire à Chambéry pour une vérification d'identité de « 48 heures ». Contraint de s'incliner devant la force, le cardinal, qui pensait rester à Hautecombe jusqu'à la victoire et disait souvent : « Je prendrai directement d'ici l'hydravion qui me ramènera en Pologne », ne devait pas revoir l'Abbaye et ses Pères. Le soir même, en effet, ses geôliers lui firent prendre le train pour Paris d'où ils devaient le transférer en Allemagne, malgré les interventions du Saint-Père, après le débarquement de Normandie. Son incarcération fut longue et douloureuse et ce n'est que ces jours derniers que Son Eminence, enfin délivrée, a pu retrouver sa chère patrie.

Exclusivité "MONDE ILLUSTRÉ"

(Reportage photographique G. CHAMPROUX.)



LA JOURNEE EST FINIE, UNE DERNIERE PRIERE...



C'EST ICI ENFIN, DANS CE MODESTE CIMETIERE, QUE LES PERES BENEDICTINS VIENNENT TROUVER L'ETERNEL REPOS

SEPT ASTRONOMES FRANÇAIS ONT PARCOURU PLUS DE 6.000 KM.

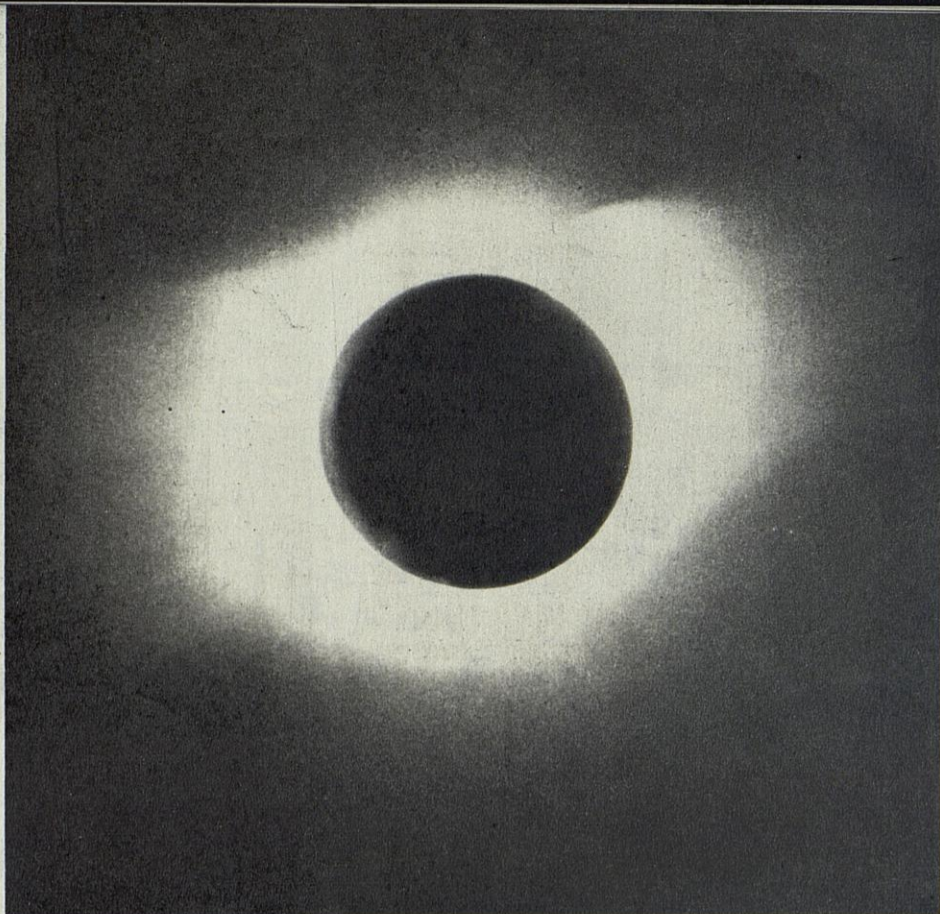
... pour observer une éclipse pendant 65 secondes

Il y a quelques jours, l'avion de Stockholm, qui assure le service régulier de passagers depuis près d'un mois, ramenait à Paris sept astronomes français partis trois semaines plus tôt pour aller observer en Suède l'éclipse totale de soleil du 9 juillet. Ces sept astronomes, MM. Bernard Lyot, chef de mission, membre de l'Académie des sciences; Alexandre Dauvillier, professeur au Collège de France; Barbier, Challenge, Leclerc, Mlle Canavaglia et Mme Leclerc, n'avaient pas hésité à entreprendre un voyage de plus de 6.000 kilomètres, dont 4.000 en avion, pour contempler le phénomène dans les meilleures conditions possibles. Les Suédois leur firent un accueil chaleureux. De Stockholm, ils les conduisirent, par le train, à Brattas, petit village situé à 1.100 kilomètres au nord de la capitale suédoise, sur les bords de la Baltique, dans le golfe de Botnie, sous le 65° de latitude nord où l'observatoire de Stockholm avait installé sa base d'observation.

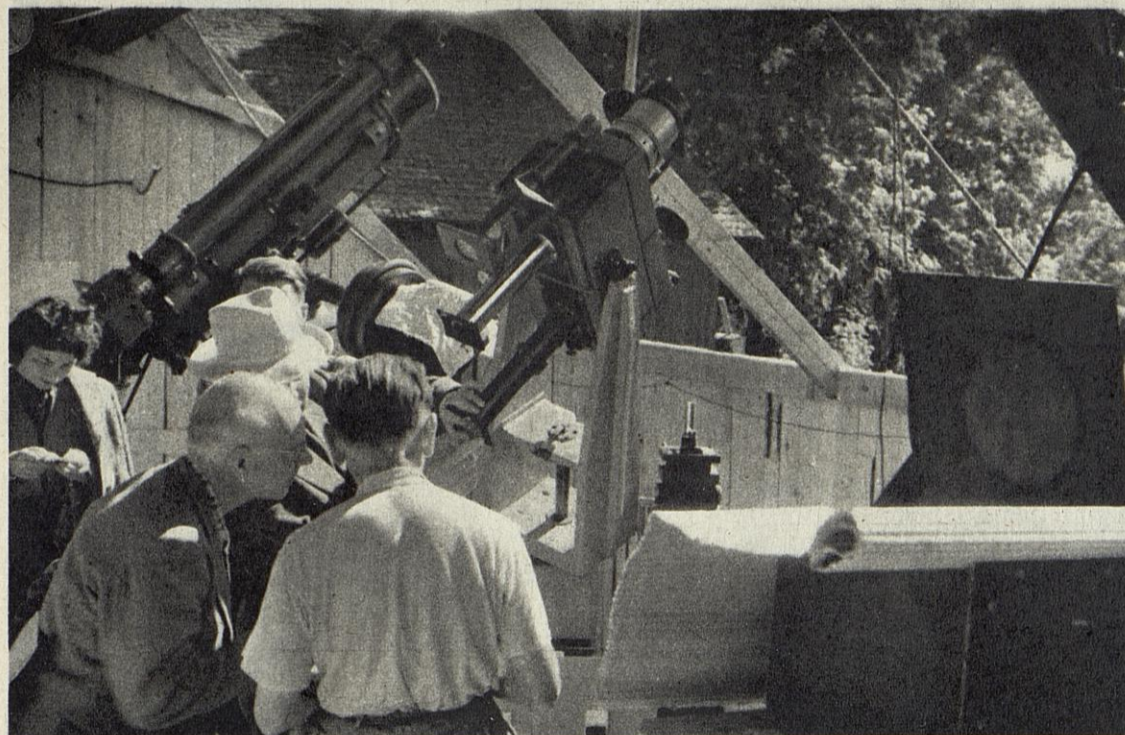
Le phénomène du 9 juillet ne dura que 65 secondes, durant lesquelles une activité fébrile régna sur le camp plongé dans la pénombre. Le jour même, plaques et films furent développés sur place. Mais ce n'est que maintenant que les travaux de mesure et de comparaison vont commencer en laboratoire.

Nos compatriotes sont rentrés enchantés de leur long voyage. A Stockholm, ils eurent l'occasion d'assister à plusieurs cérémonies et en particulier, le 14 juillet, à la Légation de France, à la remise de la grand'croix de la Légion d'honneur au comte Bernadotte en remerciement des services rendus par celui-ci à l'organisation du rapatriement en Suède de milliers de Français déportés.

Indiquons au passage que la dernière éclipse totale observée par une mission française fut visible le 19 juin 1936 en U.R.S.S., que la prochaine éclipse sera visible en Afrique équatoriale le 20 mai 1947 et que, pour observer une éclipse totale de soleil à Paris, il faudra attendre l'an de grâce 1999 !



VOICI L'ECLIPSE (DURÉE, 65 SECONDES) TELLE QUE L'A PHOTOGRAPHIÉE, EN SUÈDE, M. LECLERC.



SOUS LE TOIT DE L'OBSERVATOIRE, QUELQUES SAVANTS FRANÇAIS : M. DAUVILLIER (à g.) ET (de dos) M. BERNARD LYOT.



MM. BARBIER, LYOT, CHALONGE ET L'ASTRONÔME SUÉDOIS LINDBLÄD.



AVANT L'ECLIPSE : M. BERNARD LYOT A SON POSTE D'OBSERVATION.



C'EST DANS CETTE PETITE ET SIMPLE VILLA QUE LES MEMBRES DE L'EXPÉDITION FRANÇAISE PRENAIENT LEURS REPAS.



VACANCES 1945. PREMIERES VACANCES DE VICTOIRE. PREMIERES VACANCES DE LIBERTE. LES SABLES-D'OLONNE ONT, COMME NAGUERE, FAIT LEUR PLEIN DE BAINEURS



JOIE DU SABLE CHAUD, PLAISIR DU GRAND SOLEIL...

La fièvre des sables

LES Sables-d'Olonne, août. — Sables sur l'Atlantique. Mélodies de jeunes filles en fleur, dans une nappe de lumière chaude. La mer est dolente. Quatre lignes sont incurvées sur deux kilomètres d'étendue, dans ce golfe qui sert de port aux humains. Symétriques et parallèles, elles déterminent, dans le faste des couleurs vives, la surface de la mer, la transition du sable, l'artifice de la digue en remblai et le créneau des maisons blanches.

Il est six heures du soir. Le reflux en est à son milieu et la chaleur à son déclin. La plage des Sables-d'Olonne se découvre, sans cesse, un peu plus, dans un galbe parfait.

Au loin, l'horizon de la mer. A droite, la jetée, à contre-jour. Un petit phare blanc en surmonte la pointe. Sa lanterne est circulaire. Une tache vert pâle accroche le reflet des vagues sur l'arrondi du dôme. A gauche, le velours passé des pins s'exprime en laque verte auprès d'un toit rouge. Au centre — centre considérable — la plage. Autres reflets. Au sud, dans la verticale, le sable, encore mouillé, absorbe les rayons solaires, sans les renvoyer. C'est l'or d'une pâte brune, passée au four. Au

nord, le sable sec, miroir à cent mille facettes, éblouit le regard qui se détourne du soleil.

C'est pourquoi, les tentes alignées au long du remblai lui tournent proprement le dos. Touchante unanimité. Tant qu'il est trop ardent, il a rendez-vous avec des dos de toile, et ensuite, quand il décline, avec des dos de peau. Camp de santé pour ces corps à peu près nus. L'eau et le sable, assainis par le soleil, les libèrent de toute contrainte. La plage s'est animée. Elle est la proie de masses larvaires qui s'agitent : celles des enfants, ces « petits d'homme ».

Quand on regarde l'ensemble, chaque homme — (et il en est peu ici) — chaque femme, chaque enfant, ne tient pas plus de place dans l'espace qu'une coccinelle sur la main. Les maillots sont autant d'élytres rouges ou noirs, jaunes, verts, bleus. Petites gouttes de chair qui s'agitent autour de l'adorable inutilité des vacances retrouvées. Mais dont le mouvement n'est que prétexte à accélérer le rythme pulmonaire, à s'imprégner d'iode par la bouche et de soleil par tous les pores de la peau. La mer, dans un tel climat, en cette saison, c'est la santé à



ILS N'AVAIENT JAMAIS ETÉ AUSSI HEUREUX, CES GOSSÉS QUE LE SOLEIL DORE ET PATINE...

SUR LE SABLÉ, QUAND ILS ONT FINI DE SAUTER ET DE COURIR, ILS CHANTENT LEUR JOIE.

la minute. Vite, on la troque contre la pauvre vie larvée de tous les jours qui est celle des grandes agglomérations humaines, et dont chacun peut malheureusement éprouver encore les capacités restrictives.

Tout est léger sous le soleil. La vêtue est de trop et les soucis à proscrire. La plage est animée de gestes instinctifs, accomplis dans une ivresse animale que l'on n'avait pas connue depuis des années.

**

La danse de Saint-Guy de cette fièvre des sables comporte cependant son drame. Malgré la force gymnique du délassément à l'air libre, on ne saurait échapper longtemps à cet assujettissement implacable dont le Français est l'objet. Elans. Ebats. Sauts ou farniente de marmottes entraînent des conséquences humaines.

« Madame le Maire » des Sables-d'Olonne — c'est ainsi qu'on l'appelle officiellement — nous en expose les données. Cette plage vermeille, étonnamment vivante,

réemploi, tout à coup, des réserves de sève. Appartiennent-elles au moins à ceux qui sont dignes de les dépenser, par le jeu de cette priorité dont la rigueur des temps ne saurait se dessaisir ?

Mme Roux, institutrice, est la plus jeune des femmes-maires de France. Elle a conscience de ses responsabilités. L'œil brun s'inquiète sous le front bombé. Les cheveux sont noirs et renvoyés en boucles, à la mode, que départage une raie.

Et le dialogue s'engage.

D. — Comment mange-t-on ?

R. — Le ravitaillement est déficitaire en légumes.

D. — La Vendée n'est-elle pas excédentaire ?

R. — Nous avons un contingent trop faible pour la population qui s'accroît.

D. — Quelle est son importance ?

R. — Près de 20.000 personnes aux Sables contre 14.000 avant guerre.

D. — Quelle est la capacité d'accueil ?

R. — De 25.000 à 30.000 personnes.

Les estivants sont aussi des consommateurs. On conçoit qu'un supplément entraîne une raréfaction des produits. Mais la liberté de la plage n'est que celle d'absorber de la lumière. Dès qu'il s'agit d'autre chose, on retombe dans ces maîtres mots : Rationnement, Ravitaillement.

D. — Ne disposez-vous pas de poisson ?

R. — Certes, la pêche fournit un appoint solide. Toutefois, sur les 40 tonnes de son produit quotidien, 39 sont expédiées sur d'autres régions.

D. — Une tonne de poisson frais par jour pour 20.000 rations, c'est un lot que bien des villes envieraient. Il y a, en plus, la part du pêcheur ? Désirez-vous accélérer ou freiner le mouvement des arrivées ?

R. — Le freiner.

Mme Roux, dont le mari a péri aux mains des Alle-

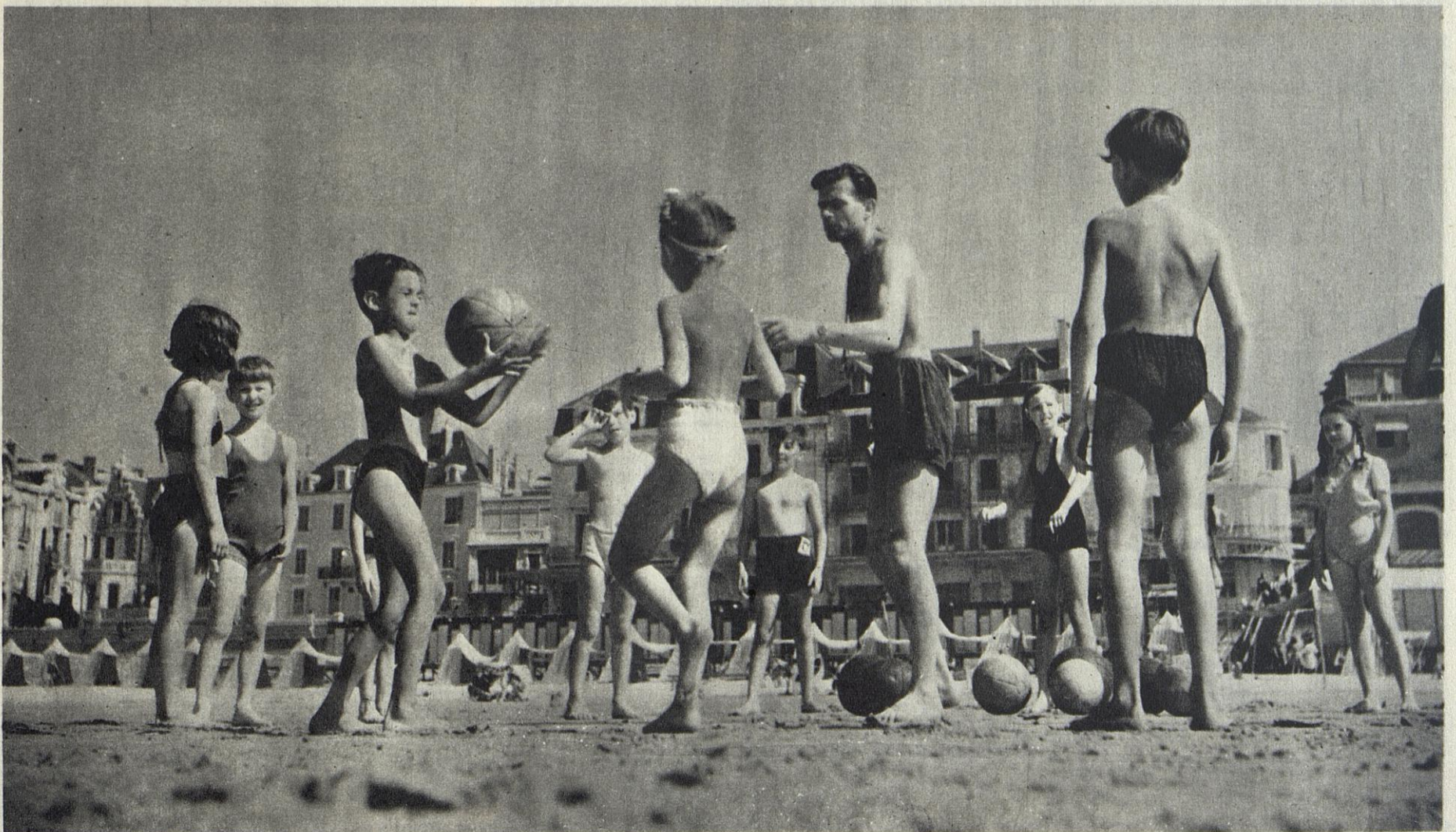


IMAGE CLASSIQUE QUI NOUS REPORTE AUX SOUVENIRS D'AVANT GUERRE. LA TRADITIONNELLE PARTIE DE BALLON MELE PETITS ET GRANDS DANS UN CONCERT DE RIRES ET D'EBATS BRUYANTS.





UN, DEUX, TROIS, QUATRE... C'EST LA LEÇON DE CULTURE PHYSIQUE QU'ON PREND EN COMMUN AVEC BEAUCOUP DE SÉRIEUX.

mands qui l'ont torturé, a de la gravité sur le visage. Elle me dit :

— Pendant cette première année de reprise, nous aurions désiré réserver l'accueil de ces plages aux enfants déficients, aux déportés rapatriés, aux familles nombreuses d'ouvriers. Au contraire, nous avons vu affluer des éléments trop riches parmi lesquels se trouvent nombre de trafiquants.

Le mot est dur. Le maire des Sables s'en explique : — Certains d'entre eux sont arrivés dans des voitures qui n'avaient même pas de permis de circuler. Tout en résulte. Après le marché noir de l'essence, ils ont créé un marché noir des loyers. Les locations de villas sont montées à 40.000 francs pour la saison. On cite un cas à 80.000. De telles familles sont délivrées de l'obligation de « compter ». Le beurre que l'on pouvait encore trouver à 50 francs la livre a triplé, et une part de poisson de 150 francs n'est pas jugée chère. Tout augmente. Il n'y a pas de poulet à moins de 200 francs le kilo.

Tout ce problème du renchérissement n'est pas nouveau. Cette plage de la Vendée vivait heureuse, sur elle-même, « entre soi », malgré le rationnement qui n'empêchait pas de mettre à sa portée les produits nécessaires. Si le beurre a triplé, il est encore au moins quatre fois moins cher qu'à Paris. Et le poisson ? Et les poulets ? Les petits Parisiens sont déficients. Ils ont grand besoin des séjours de santé, mais il n'empêche que le droit aux ébats ne leur est pas pleinement ouvert, ni surtout organisé. Mme Roux a recueilli le témoignage de vifs mécontentements dans la population sablaise. Elle entend que celle-ci puisse manger par priorité. Elle s'indigne à la pensée que les estivants s'en vont chercher fortune de victuailles dans les fermes des alentours. Elle ne veut pas se résigner à ce que la part de lait des enfants sablais ait été réduite d'un litre à un demi-litre.

Faut-il donc refouler les estivants ? N'ont-ils pas déjà payé un lourd tribut ? L'arrêté ministériel ne pouvait cependant proscrire la plage des Sables-d'Olonne. Celle-ci a eu la chance d'avoir été semée d'un petit nombre de mines qui ont été enlevées. Alors que les plages normandes sont frappées pour des années...

Toutefois, il y a eu quelques accidents. Une vingtaine de victimes, dans les forêts de pins. On y avait bien mis des poteaux avertisseurs. Mais, cet hiver, les poteaux ont disparu. Sans doute pour alimenter les foyers familiaux. A la fin de juin, il y a eu plusieurs morts.

Ainsi, ce tableau riant d'une plage vouée aux plaisirs innocents du sable se présente sous le jour menaçant des restrictions et du danger.

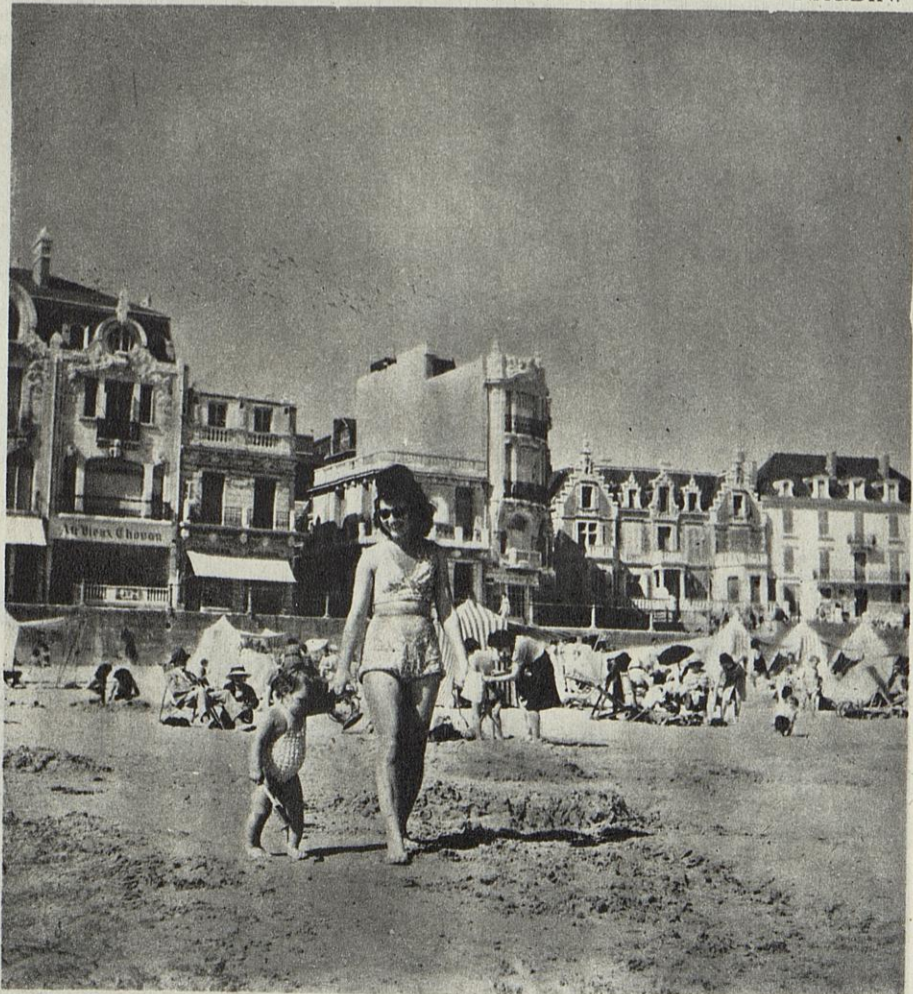
Il nous apparaît que le plus urgent est, au moins, de ne pas laisser perdre non plus les bienfaits de la mer et du soleil. Près d'un an après la libération, l'état physique des enfants confinés dans les grandes villes mérite qu'on fasse tout pour l'améliorer. Qu'il y ait des convois et que la justice distributive du soleil ne soit pas gaspillée.

La fièvre des sables, sans être de même nature, est aussi lourde que celle des villes. Et la quiétude des soirs de paix n'est pas encore revenue sur la mer calmée.

Reportage photographique ELLEBE. ANDRÉ RENAUDIN.



« LE MUR DE L'ATLANTIQUE 1945 », N'EST-CE PAS CE REMPART DE TENTES AUX COULEURS VIVES ?



PREMIERS PAS SUR LE SABLE CHAUD, PREMIERS PAS VERS L'ONDE OU L'ON BARBOTERA A PLAISIR.

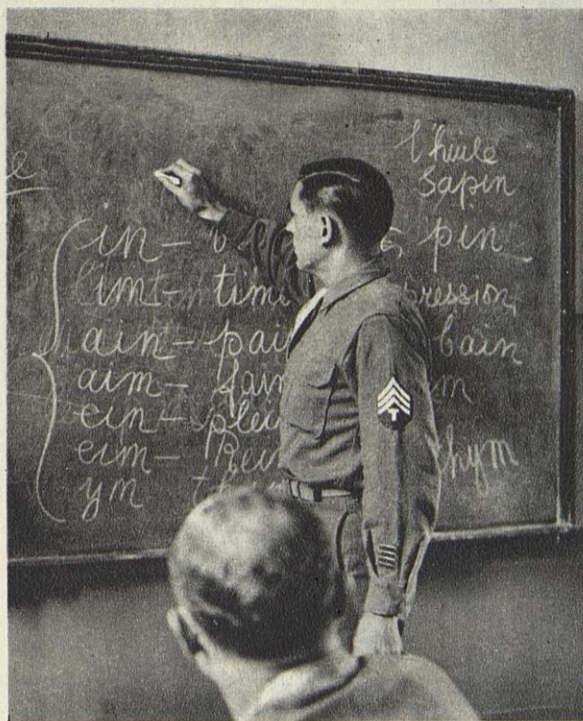


DU BALCON DE LA COUR INTERIEURE DU LYCEE LOUIS-LE-GRAND A PARIS, LES « SAMMYS » ASSISTENT, ENTRE DEUX CLASSES OU DEUX LEÇONS DE FRANÇAIS, A UN MATCH DE BASKET-BALL.

QUAND LES "SAMMYS" SUIVENT LES COURS DE LA "SORBONNE"



Le lieutenant K. Dewing, ingénieur à San Francisco, repasse sa leçon en compagnie de la lieutenant Delanda.



Le sergent Smith Alden, professeur d'anglais à San Francisco, se « repose » en répétant sa leçon de français.



Le comptable Gunsburg, de New York, et l'étudiant Abe Amchin, de New Jersey, travaillent jusque dans la cour.

À célèbre rue des Ecoles, de Paris, si silencieuse habituellement durant les mois de juillet et août, offre présentement une grande animation. A la demande des autorités américaines, la Faculté a, en effet, ouvert ses portes aux étudiants et étudiantes actuellement mobilisés dans les corps expéditionnaires et désirant poursuivre leurs études. Au lycée Louis-le-Grand du « Paris Study Center » une quarantaine de classes sont ouvertes où professent des maîtres et en majorité des maîtresses françaises. Toutes les classes sociales s'y trouvent mêlées. Des avocats, des ingénieurs, des commerçants, des ouvriers s'y coudoient sans distinction de grades. C'est ainsi que dans la classe 21, où les « boys » d'Amérique apprennent le français, figure, aux côtés d'une douzaine de simples soldats et de sous-officiers, un colonel. L'élément féminin y est également représenté. Les hommes de couleur sont nombreux parmi les élèves.

Tous ces jeunes Américains suivent, soit des cours de français, soit les cours de la Faculté des lettres, des sciences, etc. Le but du Grand Quartier Général a été de permettre aux Américains en service en France ou en Allemagne (car certains sont détachés spécialement de leurs unités d'occupation) de poursuivre leurs études au lieu de passer leur période de repos en promenades ou sorties sans intérêt pour leur avenir. Ajoutons que les certificats délivrés par l'Université de Paris auront toute valeur aux États-Unis.

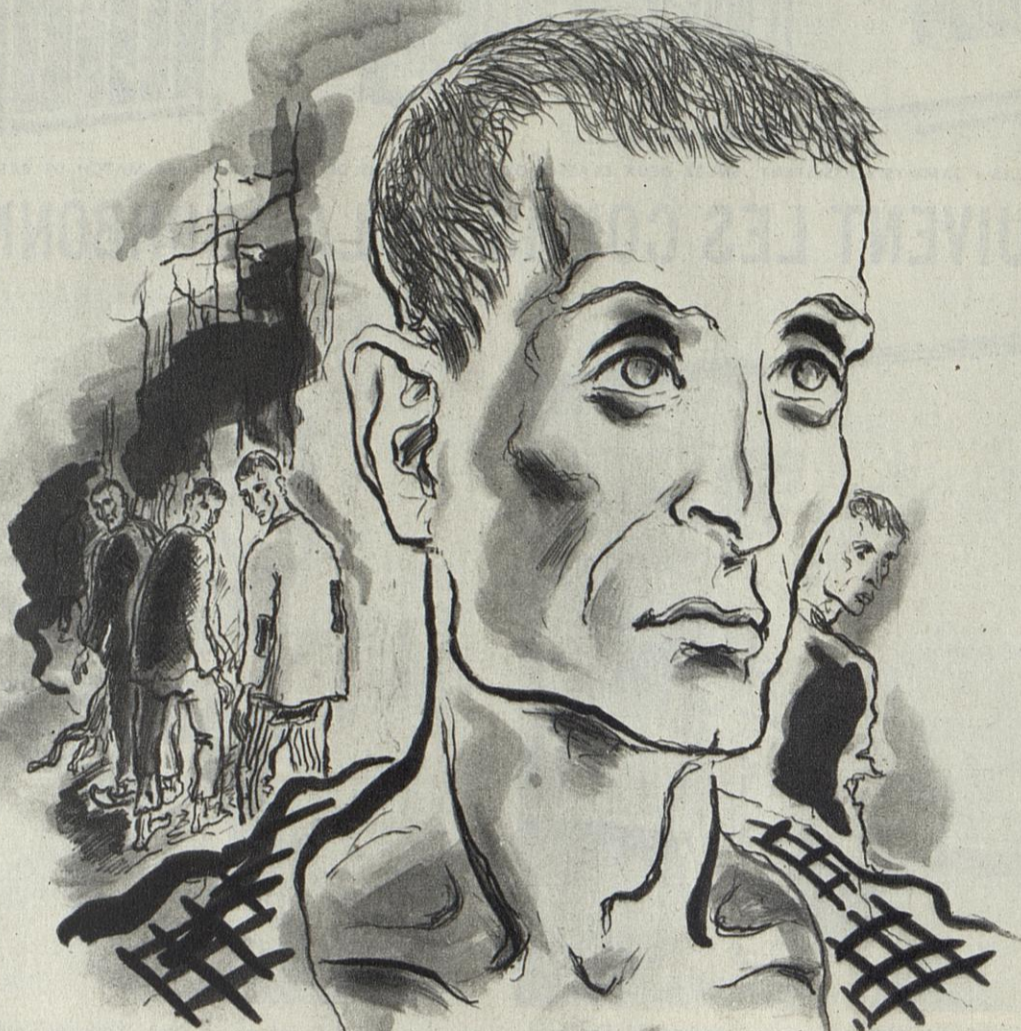
Les cours, ouverts en présence des plus hautes personnalités de l'Académie et des Facultés, se poursuivront tous les matins, deux mois durant. C'est donc là une initiative heureuse qui ne peut que servir utilement la cause française outre-Atlantique. Ajoutons que ces cours sont donnés à la manière américaine, c'est-à-dire que des épreuves sportives, des sorties, des visites commentées de musées, etc., complètent ce programme réservé à ces combattants au repos, car nombreux sont dans leurs rangs ceux qui furent des batailles d'Afrique, de Sicile, de France et d'Allemagne.



La Section 35 est dirigée par Mlle du Tour. Voici le capitaine Alfred Shepand qui, en temps de paix, est dentiste à New York (au premier plan), et ses camarades répétant consciencieusement leur devoir de français.

UNE NOUVELLE
INÉDITE
DE LUC DURTAIN

Espagnols



Pour André H. qui fut captif
au camp de Miranda de Ebro.

Albert ? Non, cher ami, je n'ai pas épousé Albert !... Ne vous excusez pas : il y a tant d'années que je ne vous ai rencontré !

En effet, mes parents, qui croyaient bien faire, ont jadis voulu mettre sur mon chemin sa situation, sa fortune. Il ne me déplaisait pas. Vous le voyez, n'est-ce pas, comme il me semble le voir encore : grand, fort, un bel homme aux traits réguliers, jeune encore sinon tout à fait jeune. Il y avait bien ce sourire un peu fat, ces gestes un peu lourds... Que voulez-vous que j'en dise de plus ? Comment j'ai su, comment je l'ai soudain jaugé ? Ce fut une singulière aventure.

Juillet 39. La date est facile à se rappeler. Aujourd'hui, elle évoque un monde disparu.

Malgré les événements qui menaçaient, ma famille n'avait pas renoncé à notre mois de vacances : cette année-là, au bord des Landes, à Mimizan. Une plage immense, toute droite : un sable nu et chaud comme la chair d'un être illimité. Et quelle ivresse de se donner à ces grandes vagues claires, à ces cataractes de cristal qu'épanche un horizon plus large vraiment que partout ailleurs. Elles emportent parfois quelque téméraire. Oh ! Albert se gardait d'avancer trop loin. Au fait, je ne vous ai pas dit que, lâchant ses affaires parisiennes, il était venu nous rejoindre.

Il me faut avouer que déjà je commençais à ne plus regarder « mon promis » comme un don des dieux. Mais à en faire le tour, le profil des gens que l'on observe ainsi devient opaque : dès qu'il se met devant vos yeux, il cache quelque chose. Surtout quand il se profile sur un Atlantique splendide, dont les flots semblent, d'un élan, arriver du Nouveau Monde. Lorsque, couchée sur le sable, j'en égrenais lentement, d'une paume à l'autre, minuscules et énormes, les blocs, les édifices, les secondes, les siècles, la poussière, puis relevais le regard, je n'aimais pas à voir la silhouette d'Albert m'interdire un morceau d'horizon.

J'avais à Mimizan deux compagnes, ma sœur et ma nièce, alors très jeunes. J'ai quatre ou cinq ans de plus

qu'elles. Or, un beau jour, Albert, dûment installé à une table de bridge avec ses futurs beaux-parents — nous savions que la séance durerait des heures — nous nous échappons toutes trois, seules. Une expédition. On nous avait dit merveilles d'un lac, le lac d'Aureilhan, qui se trouve à six ou sept kilomètres de la plage.

**

Donc, nous filons, mon Dieu ! telles que nous étions, en short et sandales. Un trio de belles filles ! Je prends sans vergogne ma part de ce titre. Ma sœur, le genre sport, des allures de garçon, mais le buste ferme, le velouté des joues. Et notre nièce, Monique, une adolescente : des yeux immenses, avec ces rangées de cils qui font songer à la crinière d'une cavale, des lèvres sensibles, un corps maigrelet, pourtant déjà féminin.

Nous étions parties avec un cabas et un prétexte. Le prétexte, c'était d'aller en forêt chercher des « jumelles ». Vous ne savez pas ce que c'est ? Sous ces entailles que les résiniers font aux pins, dans les Landes, ils placent d'étroites planchettes par où la résine s'écoule dans le godet. Ces planchettes, on les appelle là-bas d'un nom patois, dont les Parisiens ont fait « jumelles ». Il n'y a pas d'allume-feu qui les vaille. Les résiniers, quand ils récoltent, en débarrassent l'arbre, et les gens des villages viennent les ramasser. Quand on est las de pêcher la crevette, cette cueillette-là vous amuse, malgré les tâches poisseuses qu'elle fait aux doigts. Au bout de quelques kilomètres, nous avions déjà pas mal de jumelles dans le cabas.

Nous comptions les points, comme au tennis. C'était Monique qui menait. Lorsqu'elle gagna pour la troisième fois :

— Ce n'est pas juste ! cria ma sœur. Elle a les yeux trop grands.

— Bah !... Savez-vous qui je viens de dénicher ? Monsieur Plastron !

Elle bra-dit une planchette à laquelle la résine suspendait une barbe : à peu près celle d'un voisin d'hôtel comique et solennel que nous avions ainsi surnommé. A force de rire, nous nous étions laissés choir sur le sol feu-

tré d'aiguilles. Monique tira du cabas les planchettes : avec sept ou huit autres ressemblances : elle composa un jeu de marionnettes et ma sœur en fit autant. Les maigres et les gros, les importants et les sautillants, les ahuris et les indiscrets que nous rencontrions sur la plage nous jouèrent la comédie. Ces marionnettes se saluaient, s'interpellaient, médisaient, pestaient, flirtaient. Monique était la plus sévère, la plus acharnée à la caricature.

— Assez ! m'écriai-je enfin. Il ne suffit pas que des niais nous gâtent le bord de la mer ! Regardez plutôt, et respirez !

La grande pinède solitaire, avec les touches violet brun de ses troncs, la palpitation argentée de ses aiguilles, et, ornant le sol, ses thym, ses romarins, ses cytises, régnait autour de nous. Elle sembla resurgir à nos yeux — cette oubliée ! — avec un air de reproche. Et comme un remords descendit dans nos gorges l'arôme de la résine chaude, avec le baume émané de chaque arbre, le parfum distillé par chaque buisson.

Monique s'était tue. Tout à coup, elle jeta les pantins et m'enlaça, tomba dans mes bras :

— Oh ! comme tu as raison ! Tu as toujours raison. Ma chérie, mon chéri, comme je t'aime !

Elle me couvrait la figure de baisers fougueux, gentils, des baisers de gosse, où se glissait peu à peu je ne sais quelle passion, adressée au delà de moi.

— Assez, petite folle ! Tu me fourres du rouge partout !

Elle me lâcha, les yeux fixes, muette, la bouche entrouverte, poursuivant peut-être dans un rêve ce qu'avaient cherché ses lèvres.

— Ecoute !

Les rameaux à présent se balançaient. Un vaste soupir s'élevait de toutes parts. Pas le friselis, le pianotis des arbres à feuilles, mais un son unique, immense, qui évoquait les grandes orgues. Cette profonde musique, on la sentait venir de toute la forêt landaise, voyageant depuis des lieues et des lieues. Le chant des cigales brodait sur cette basse ses grêles ou stridentes cavatines, ses fugues, ses arpèges : qui, partis de distances inégales, se superposaient, dissonaient et parfois s'accordaient en un précaire « tutti ».

Puis, comme par une conspiration de toutes choses, il se fit un prodigieux silence. Et je me rappelai soudain que, depuis les abords de Mimizan-Plage, nous n'avions pas rencontré âme qui vive : il est vrai que nous coupions par les bois. Quand le soupir s'éleva de nouveau, il nous envahit de je ne sais quelle inquiétude.

— Comme nous voilà seules ! murmurai-je.

Nous reprîmes notre marche, mais n'échangions plus que de rares paroles. La silhouette d'un marcheur apparut entre les arbres. Je sentis très bien que nos pas avaient trébuché et se ralentissaient.

C'était un résinier, un vieil homme, armé de cette hachette à long manche qui trace des incisions aussi fines que des caresses.

— C'est bien par ici le chemin du lac ?

Il nous regardait, ébahi.

— Continuez tout droit. Dans un petit kilomètre, vous arriverez à un *ponnt*. Puis le sentier fait fourche. *Alors*, prenez à votre *goche*, vous êtes au lac en un quart d'heure. Surtout, pas à droite, ça vous mènerait au camp des internés. Des Espagnols : les « rebelles », vous savez... Quand même, vous en rencontrerez peut-être : on leur permet d'aller jusqu'au *ponnt*.

— Comment est-il, leur uniforme ? interrogea Monique.

— Un uniforme ? Ah, ah ! Des loques, oui, et de la vermine. Depuis deux ans qu'ils sont là...

— Deux ans ! Les malheureux !

— Ça, c'est vrai. Tenez, l'autre jour, la femme d'un des internés est arrivée de Madrid, à pied. *Avé* son gosse ! Les gendarmes ne lui ont pas laissé voir son mari. Il ne saura peut-être jamais qu'elle est venue.

— Pauvres gens !

— *Poures, poures*... c'est vite dit ! Eh, ces *estrangiers*, est-ce qu'on les avait demandés ? Ils n'avaient qu'à rester chez eux.

Sans doute, ces mots-là s'adressaient-ils aussi aux trois Parisiennes. Le vieux considérait, non sans sévérité, d'un œil habitué aux Landaises strictement vêtues de noir, nos poitrines prises dans des fichus aux couleurs éclatantes, les bouts de cuisses qui sortaient de nos shorts :

— Prenez garde, eh ! *Avé* cette petite... Paraît que ce sont des bandits, des capables-de-tout !

J'écoutai, inquiète : à vrai dire, assez mal renseignée alors sur la lutte inégale et héroïque.

Encore un temps de marche. Et le pont se montra : au-dessous, une eau claire, comme une lame neuve, parmi des joncs et des herbes sauvages. J'hésitai un instant.

— Alors, ce pont, on le passe? demanda ma sœur.

Avec une vanité de chef de bande, je haussai les épaules, ces épaules que maintenant je sentais nues, et avançai, dans je ne sais quel vertige.

Le sentier, bientôt, bifurqua.

— Tu viens, Monique?

Elle s'attardait, le regard au loin, vers la droite.

— On ne les voit pas, fit-elle déçue.

Ma sœur risposta :

— Tu en verras peut-être plus que tu ne désires.

Nous primes la gauche, en silence. Comme le bois s'épaississait, tout à coup nous aperçûmes, devant la lisière d'un hallier, à quelques pas, un groupe extraordinaire.

Sept ou huit hommes, incroyablement loqueteux et farouches. Des visages hâves, les regards fiévreux dans des orbites creuses, pas de linge, des vêtements déteints et percés. L'un d'eux laissait voir de vieux souliers; d'autres, des espadrilles nouées de ficelles; deux se trouvaient nu-pieds.

Nous étions arrêtés net : eux aussi restaient sur place, stupéfaits, saisis, béats. Trois anges tout droit descendus des cieux ne les eussent pas étonnés plus que ces trois Parisiennes en tenue de plage. Rencontre d'un monde éclatant de liberté et de joie avec des existences de défaite, d'abandon, de misère... Cela dura quelques secondes. Puis il se passa cette poignante péripétie : ces hommes se regardèrent les uns les autres et se virent. Ils eurent honte. Et sans un mot, chacun pour soi, chacun avec son orgueil, ils s'enfoncèrent à travers le taillis. Il n'en restait qu'un seul, l'un des deux internés qui allaient nu-pieds : habillé d'un clair costume de sport dont le tissu et la coupe évoquaient une défunte élégance. L'étoffe était déchirée aux poches, crevée aux genoux.

Cet homme tourné vers nous demeurait en contemplation, frappé d'une religieuse extase. Saint Paul à Damas. Et c'était moi, moi seule, qu'il regardait.

Enfin, il dut retomber sur terre : il ne s'était pas aperçu du départ de ses camarades. Je le vis, non pas rougir, mais, vous entendez bien, blêmir de honte. En deux bonds prodigieux, il disparut dans les fourrés.

Voilà que ma sœur refusait d'aller plus loin.

Vous savez l'œil de perruche, tout rond, qu'elle a lorsqu'elle s'obstine. Des brigands se multipliaient autour d'elle, derrière chaque arbre. Ils allaient sûrement nous attaquer : nos bijoux, nos vêtements, nos personnes même.

— S'ils nous prenaient tout, ça serait juste... fit doucement Monique, que je ne pus m'empêcher d'embrasser.

— Comment, juste? s'exclamait ma sœur. Juste!

Elle suffoquait, si indignée qu'elle se remit à marcher sans s'en apercevoir.

Les végétations se haussaient, revêtaient cette épaisseur charnue que le voisinage de l'eau, les abondances, les sèves de l'eau suscitent magiquement dans les secs et nerveux paysages du Midi. Et voici qu'entre les frondaisons le lac apparut. Nous n'étions plus seules : un œil immense s'ouvrait dans la terre. Ou plutôt une âme s'y révélait. L'onde, à perte de vue, d'un seul bloc, proposait son mystère : celui de l'être que l'on peut toucher, qui fuit entre les doigts, du fluide nostalgique, qui ne cède au regard que du reflet ou de l'ombre. Le ton bleu vif du lac se dégradait au loin en teintes argentées. Très loin, sur l'autre rive, comme posé par la touche d'un peintre, un village blanc, lumineux. A droite, le fier dessin d'un château.

Toutes nos inquiétudes s'effacèrent comme les inventions du sommeil devant la réalité, ou plutôt comme la réalité se dissipe, s'évapore dans le rêve. Au delà des joncs, des roseaux et des rubaniers, flottaient par archipels de larges feuilles de nymphéas. Elles s'avançaient fort loin sur le lac ; on eût dit des empreintes de pas mystérieux. Et, ainsi qu'un don surnaturel, en jaillissaient çà et là des fleurs : de larges coupes blanches, dentelées, profondes. Dans chacune brillait une touche d'or.

Nous nous taisions, ravies. Monique enfin :

— Oh, ces fleurs ! Si nous pouvions en cueillir quelques-unes !

— Je n'oserais pas. Vois comme elles tiennent à tout ce tableau. Il me semble qu'une fois cueillies, elles se flétriraient à l'instant. Il faudrait d'abord les implorer : « Pardonnez-nous, pauvres amies ! » Non ! Elles sont plus belles, là où elles se trouvent.

— Il y en a tant ! On en prendrait toute une brassée, que le lac ne s'en apercevrait pas.

— Tu crois ! En tout cas, il les garde bien loin du bord.

— Un bateau ! Regarde, il y a un bateau !

Entre les roseaux, l'un de ces bachots, épais, larges, débouillonnés, qui permettent au pêcheur le plus corpulent de se pencher autant qu'il veut sur leurs bords. Une chaîne, dûment enroulée et cadencée à un pieu, attachait l'honnête esquif à la rive. Ce nous fut un jeu quel que peu attentatoire que de faire glisser les maillons sur le pieu, puis de sauter dans la barque et de manœuvrer les lourds avirons.

Hélas ! aussi tendue que possible, la chaîne ne nous mettait pas à portée du premier nymphéa.

— Attendez ! fit Monique.

Elle sortit de l'eau la rame ruisselante, dont le poids et le ballant communiquaient à son corps charmant une gaucherie de fourmi qui s'attelle à un fétu. Elle s'étirait si bien sur le bordage qu'elle faillit choir.

— Monique ! Prends garde ! s'écriait ma sœur.

En vain je m'escrimai à mon tour. Il nous fallut revenir à la rive, les mains vides.

Explorer, découvrir les berges fut pour nous une aventure exquise. Les courbes des criques, les saillies des promontoires, l'éboullis des verdure, tout nous paraissait riche d'illusions, de raisons secrètes, d'enivremments subtils. Les nuances, les lignes, les parfums, et jusqu'au frôlement par instants d'une écorce rugueuse ou d'une fine tige, nous pénétraient, avec des effractions délicieuses. Nous riions, nous chantions. Et quelle merveilleuse solitude ! Un pêcheur, puis un gamin, qui inspecta en sifflotant ces trois falles avec la gravité qu'on peut avoir à dix ans, furent nos seules rencontres. La forêt et le lac semblaient nous appartenir.

Brusquement, ma sœur me saisit le bras. Elle chuchotait :

— Tu n'as pas vu ?

— Qu'y a-t-il ?

— Des gens qui se cachent derrière les broussailles. Ce sont « eux » !

J'allais la plaisanter, quand il se fit dans le taillis un sillage, pareil à celui que laisse la fuite d'un animal. Et à l'instant le lac infranchissable, la forêt profonde furent tels que des pièges.

Monique, effarée, se pressait contre nous avec des yeux de biche aux abois.

— Voyez ! Vous n'avez pas peur, j'imagine ? fit-je d'une voix qui devait sonner faux.

A pas rapides, nous avions repris le chemin du pont. Or, soudain, à un tournant, j'aperçus, au milieu du sentier, tout juste à hauteur du visage — sans doute afin qu'il nous fût impossible de passer sans la voir — suspendue par la tige à une branche de pin, l'une de ces fleurs de nymphéa que nous avions tenté d'atteindre. Hommage imprévu, si délicat que je me sentis délestée de toute crainte.

— Tu ne vas pas accepter cette fleur ? s'écria ma sœur. Ils nous guettent. Ce serait leur dire : « Approchez donc ! »

Je détachai cette rose aquatique encore humide, plus charnelle et plus vaporeuse à la fois que ses sœurs des jardins. Ses pétales compacts, blancs au dehors, au dedans effleurés de carmin, enfermaient des étamines jaune orange, ainsi qu'un buisson précieux. Elle exhalait un faible et frais parfum de vanille. Et je songeai aux misérables qui m'adressaient ce message splendide : les larmes me montèrent aux yeux.

— C'est bien ! poursuivait l'entêtée. Nous allons les avoir tous sur le dos !

Nous n'avions pas fait vingt pas que, dans la noire crevasse d'un vieux tronc, la neige et la chair, et l'or d'une seconde fleur apparurent. Cette fois, Monique s'en empara. Un peu plus loin, deux nymphéas encore attendaient, offerts sur des bruyères roses. A mesure que nous avançions, ces fleurs étoilées des branches, jaillissaient d'un buisson, décoraient un lit de gazon. Nous en eûmes bientôt, Monique et moi, chacune une gerbe. Ma sœur restait muette, réprobatrice. Pour moi, remuée jusqu'au fond de l'âme, j'imaginai la course de ces va-nu-pieds à travers les broussailles épineuses, leurs rapides calculs de poètes et d'amants.

Le dernier nymphéa devait être posé depuis un instant à peine. A notre approche, il tomba d'un buisson de cystes. Ce fut ma sœur qui s'en saisit.

Quand nous arrivâmes au pont, les Espagnols s'y trouvaient, mais à dix pas peut-être du passage. Ils nous tournaient le dos et feignaient de causer entre eux. Nous ne voyions plus leurs loques, mais, comme en des princes déguisés, les secrètes images de la noblesse, de l'élégance et de la pudeur.

Nous nous étions arrêtées, indécises. Il me vint une inspiration. Je criai :

— Gracias !

C'est le seul mot espagnol que je sache.

Et, comme les hommes s'étaient retournés, je posai un baiser sur les fleurs.

Les « rebelles » ne nous adressaient plus le douloureux coup d'œil que risque le malheur ; mais, dans ces visages dévastés, des sourires qui oubliaient tout, l'exil, la captivité, les haillons, qui ne savaient plus que leurs âmes et les nôtres. Seul, l'homme au veston clair et aux pieds nus ne souriait pas. Il me fixait du regard, comme ravagé par sa vision.

Aucun ne fit un pas vers nous. Comme, déjà sur le pont, nous leur lancions un adieu de nos mains levées, ils ne levèrent pas leurs bras, ce qui eût remué leurs loques, mais leurs visages achevèrent de s'illuminer.

Les kilomètres du retour nous semblèrent longs. La forêt était vide : il n'y avait plus d'Espagnols. Nous allions, muettes, épuisées, comme après une pâmoison. Les gerbes de fleurs nous aidaient à marcher, nous portaient.

Je trouvai Albert affalé dans un fauteuil et abominablement orné d'un sweater à rayures orangées et bleues. Non, il n'avait pas les pieds nus !

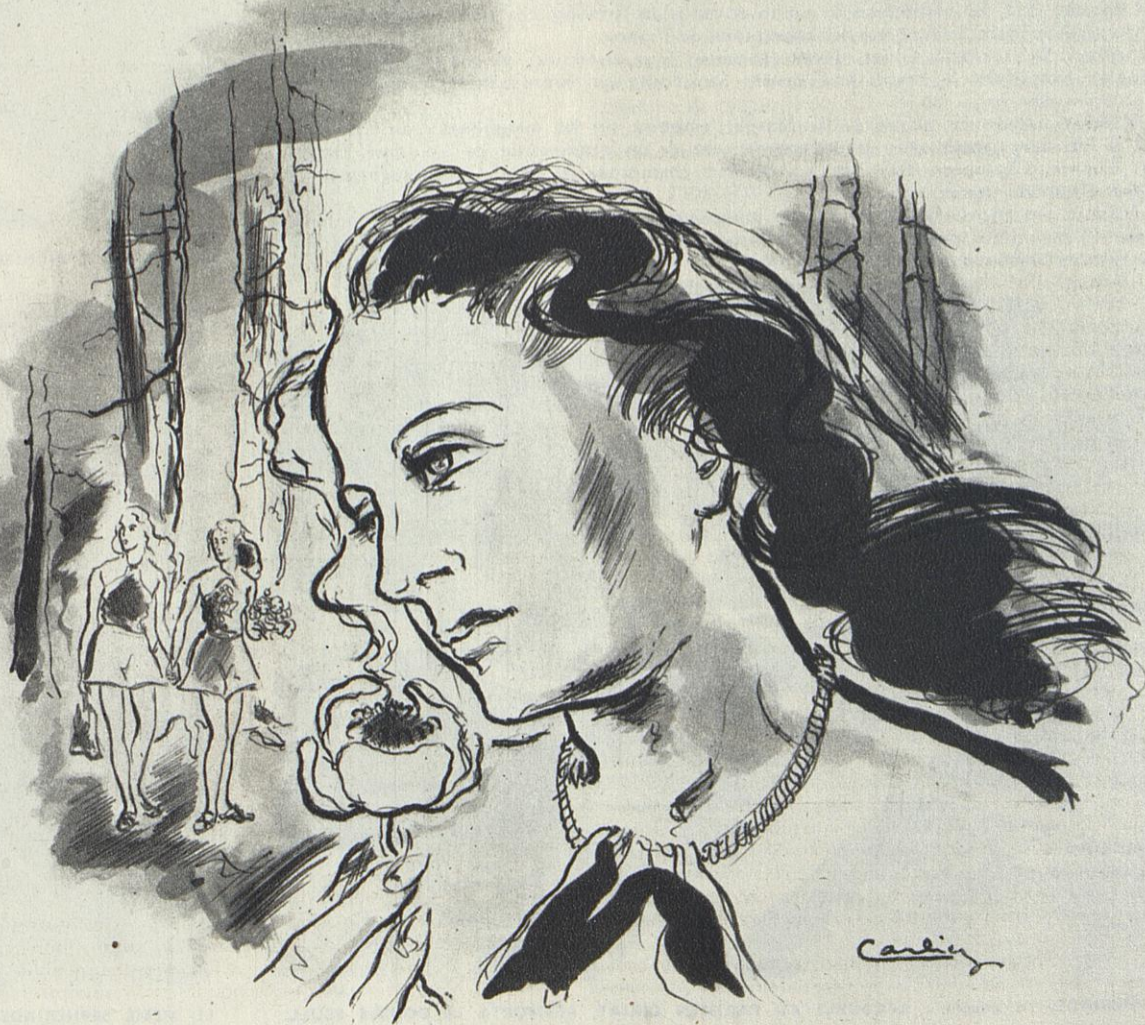
— Eh, les vagabondes ! Qu'avez-vous fait de votre après-midi ? Moi, j'ai gagné tout le temps.

Son regard se posa sur les fleurs sacrées.

— Vous voyez notre cueillette, fit audacieusement Monique.

— Des fleurs ! Voilà bien une affaire de femmes !

Ce fut de cet instant-là qu'il devint pour moi, lui, un étranger.





LE « HUIT » DE BAYONNE (EN DEUXIEME POSITION) EST POUR LA PREMIERE FOIS CHAMPION DE FRANCE, BATTANT DANS LE BASSIN D'ASNIERES-COURBEVOIE LES CHAMPIONS DU ROWING.

LES CHAMPIONNATS D'AVIRON



Pour fêter la victoire de Vichy dans le quatre sur les Parisiens, ses camarades ont jeté leur barreur à l'eau.

L'AVIRON est, sans conteste, un des sports les plus complets, un de ceux qui font travailler tous les muscles et qui ne peut être pratiqué en compétition que par des athlètes entraînés.

C'est un sport qui compte de nombreux adeptes, mais qui ignore le professionnalisme. Dimanche, dans le bassin d'Asnières-Courbevoie, les championnats de France ont affirmé la vitalité des compétitions de la rame. Plus de 300 rameurs et rameuses luttèrent pour leur qualification pour les douze finales.

Les femmes ne furent pas les moins ardentement à la lutte et de nombreuses provinciales vinrent batailler aux côtés des championnes de la capitale. L'aviron est un sport ingrat et coûteux. A notre époque où le moindre déplacement de matériel devient onéreux, la venue des représentants de quatorze régions, y compris l'Alsace, fut la meilleure démonstration de la vitalité de l'aviron.

On attendait avec curiosité la course du Parisien Sphériades, tenant du titre depuis deux années et actuellement militaire en Allemagne. C'est très facilement qu'il triompha de l'Angevin Leroyer et de l'Aixoïis Giovanelli.

La course à émotions fut celle du huit seniors, de loin la plus spectaculaire. Au cours des demi-finales, la Basse Seine, championne de France, fut éliminée par déclassement, ayant gêné Nantes au cours de l'épreuve. La finale vit la victoire de la S.N. de Bayonne qui distança de... 50 centimètres le « club doyen » du Rowing, champion de Paris et qui il y a quinze jours, avait battu les champions de France.

Sphériades, associé à Giriat, devait également faire triompher les couleurs de la Basse Seine en remportant le double scull devant Strasbourg qui fournissait sa première course depuis six ans.

Résultat normal en quatre où la Marne l'emporta sur les méridionaux de Castillon. On ne précisera jamais assez le désintéressement de ces provinciaux de Toulouse, Bergerac, Cognac, Chambéry, Bayonne, ces derniers champions de France, tous rugbymen la saison hivernale venue.

Mais il y a encore beaucoup à faire pour que l'aviron devienne un sport populaire. C'est à l'Etat qu'il importe de faire l'effort nécessaire en aidant les sociétés par la construction de bassins ou l'achat de matériel.



SEPHERIADES (à gauche), ACCOUPLE AU PARISIEN GIRIAT, REMPORTE LE DOUBLE SCULL.



COMPOSE DE RUGBYMEN, LE « HUIT » GAGNANT REMONTE LE BASSIN APRES SA VICTOIRE.



LES JUNIORS D'ENGHIEN SE MONTRERENT REDOUTABLES ET TRIOMPHERENT EN « QUATRE ».



LE MEME SEPHERIADES REMPORTE EGALEMENT, POUR LA 3^e FOIS, LE TITRE EN SKIFF.

La mort de Paul Valéry a eu dans le cœur de tous les Français épris d'intelligence et de spiritualité des échos qui se prolongent encore. Pour ma part, je n'ai jamais aussi souvent ouvert ses livres, aussi souvent évoqué sa physionomie si simple, si charmante, si plaisante, je dirai même si amusante, car il était l'homme le moins pontifiant du monde; sa familiarité, son « sans-*façon* » étaient extrêmes, et toujours teintés d'humour et de gentillesse. A le lire, on aurait pu s'attendre à un personnage hautain et réticent qui vous aurait toisé, mais on avait devant soi un homme d'assez petite taille, assez vif et assez bredouillant, qui ne paraissait avoir aucunement conscience de ce qu'il était pour vous. Il semblait qu'il y eût deux Paul Valéry : celui des rencontres, des dîners, de la conversation, et celui qui, levé tous les matins à 5 heures, notait, face à face avec lui-même, les pensées qu'il avait élaborées dans la solitude de l'insomnie. Que n'aurait-on pas donné pour surprendre le Paul Valéry du matin, le Paul Valéry inconnu, dans l'exercice de cette fonction sacrée qui était proprement la sienne et qui consistait à scruter le mécanisme de son esprit, à penser sa pensée, si je puis dire? Il y a des penseurs de Dieu, de l'univers, de l'art, de la société, de la politique; Paul Valéry fut très particulièrement un penseur de la pensée. Il a pensé la poésie, l'architecture et la danse, et avec une rigueur et une profondeur incomparables; sa spécialité n'en était pas moins la pensée elle-même, la pensée pure. Ce qui ne l'empêchait pas de mépriser la métaphysique, qu'il tenait pour vaine et dérisoire. En réalité, c'était un homme du XVIII^e siècle, un homme d'avant la philosophie allemande, un idéologue à la façon de Condillac et de Destutt de Tracy, et c'est pourquoi il a si bien parlé de Stendhal. Stendhal et Valéry! Quelle paire d'amis ils auraient faite! Imaginez-on leurs entretiens, le soir, au sortir de quelque salon où ils se seraient donné la réplique pour le plus grand émerveillement des gens du monde! Tête-à-tête, bras dessus bras dessous, les voyez-vous qui s'en vont? Et que disent-ils? Rien, presque rien peut-être. Ils se comprennent si bien! Ils sont si bien d'accord!

Eh bien, ce pessimiste, cet incroyant, ce sceptique, ce sensualiste, cet homme du XVIII^e siècle a trouvé en la personne d'un prêtre le commentateur le plus amical et le plus clairvoyant. Chose invraisemblable du temps de Condillac et de Stendhal! Chose aujourd'hui infiniment moins surprenante. Nous avons eu l'abbé Brémond, qui était le prêtre le plus subtil et le plus intelligent. Il nous reste le R. P. Gillet, maître général des Frères prêcheurs, auteur d'une bonne étude sur *Paul Valéry et la métaphysique*. Il nous reste surtout l'abbé Fernandat, dont la réputation n'a pas encore toute l'étendue qu'elle mériterait, mais, ou je me trompe fort, ou avant qu'il soit longtemps, René Fernandat tiendra une belle place dans la poésie et la critique. Cela ne se sera pas fait sans un peu de retard, puisque notre abbé habite Grenoble et que Grenoble est loin de Paris, sinon par la route et le chemin de fer, où les distances se sont d'ailleurs terriblement rallongées depuis cinq ans, du moins par les voies mystérieuses de la renommée. Ah! dame, si notre cher abbé Fernandat habitait rue Chanoinesse ou une rue tranquille

du quartier Saint-Sulpice, si on le voyait dans les antichambres des éditeurs, si on le croisait boulevard Saint-Germain, devant la terrasse du *Flore*, s'il était en état de briguer la succession du regretté chanoine Mugnier, « aumônier des lettres françaises », tout le monde serait aujourd'hui d'accord pour reconnaître en lui le prince de la poésie et de la critique sacerdotales, et, à ce titre, il serait célèbre, il aurait sa légende, il serait invité dans les salons et dans les anthologies où son nom serait rapproché de celui de Louis Le Cardonnell... Cela viendra, s'il y a une justice littéraire en ce bas monde et si ceux qui ont la charge de la faire régner méritent le peu de crédit dont ils disposent. Cela viendra, malgré l'éloignement de Grenoble, malgré l'étrange désintéressement temporel du cher abbé, plus empressé à aller dans une pauvre cure rhodanienne remplacer le desservant malade qu'à venir à Paris cultiver relations et amitiés et faire acte de présence là où ce serait utile.

Le recueil d'études que René Fernandat a intitulé *Autour de Paul Valéry* (Arthaud, éditeur) n'est pas entièrement inédit. Il en était paru naguère une première série en plaquette, aux éditions du Pigeonnier, dans le Vivarais. L'auteur l'a complétée par des morceaux qui ne sont pas les moins importants de l'ensemble et où Valéry est examiné dans ses rapports avec Léonard de Vinci, Descartes, Maine de Biran, Hegel, le surréalisme, etc. A l'époque où je faisais confiance à René Fernandat de mes difficultés philosophiques — cela se passait à Lyon et à Grenoble, pendant l'exil — il prononçait fréquemment le nom de Maine de Biran qui peut, en effet, être d'un grand secours aux sceptiques puisque le renouveau métaphysique du XIX^e siècle est sorti de lui. Je n'ai donc pas été surpris de le voir s'affilier que Paul Valéry en soit resté aux idéologues du XVIII^e siècle et n'ait pas rejoint Maine de Biran, restaurateur de la liberté spirituelle et de la primauté de la volonté. Il a également négligé Hegel qui n'est guère, dans ses textes originaux, accessible qu'aux philosophes de profession, et l'on sait que Valéry s'est toujours défendu de revendiquer pareille appellation, mettant au contraire son soin à ne s'engager dans aucun système, et la foi en est un, puisqu'elle suppose au départ une prise de position unilatérale. Or, il est dans la nature même des esprits de la grande famille valéryenne de tenir toute vérité de principe pour bilatérale et contradictoire à elle-même. La conciliation des deux tendances est pratiquement impossible. Que du moins ceux qui ont le bonheur de croire se le fassent pardonner par beaucoup d'indulgence et de compréhension à l'égard de ceux qui, à défaut de la foi, ont la bonne foi! De cette indulgence et de cette compréhension des croyants, Paul Valéry n'aura pas été privé. Les prières de beaucoup d'intercesseurs et, en particulier, celles de son excellent commentateur René Fernandat l'auront accompagné au cours de son dernier voyage. Elles lui assureront, s'il y a lieu, la serene éternité à laquelle lui a donné droit toute une vie d'angoisse souriante et apparemment détachée.

André BILLY,
de l'Académie Goncourt.

LU CETTE SEMAINE...

HISTOIRE DE LA PRESSE, par Raymond Manevy (Editions Corrèa, Paris). — Il est des journalistes dont le public ignore généralement le nom, tout bêtement parce que ces journalistes, attachés dans le monde de la presse à des tâches indispensables mais non spectaculaires — rédaction en chef, direction des services d'informations, secrétariat de rédaction — n'ont que très rarement les honneurs d'un début ou d'une fin d'article. Raymond Manevy, rédacteur en chef de *Libération*, est un de ces journalistes-là. Pourtant — et au risque de froisser sa modestie — l'on peut dire de lui que tant par son expérience que par son talent il est un des maîtres incontestés de notre profession. Bien des lecteurs des journaux où il a opéré depuis trente ans lui doivent d'avoir été les premiers informés, d'avoir les premiers compris la nature et l'importance exactes de tel ou tel événement; bien des jeunes journalistes lui doivent aussi d'avoir appris à son contact les rudiments et les finesses du métier. Aujourd'hui, c'est aux profanes aussi bien qu'aux professionnels que s'adresse Raymond Manevy avec une *Histoire de la presse*, alerte, vivante, mordante, extrêmement instructive. Son ouvrage, qui embrasse la période allant de 1914 à 1939, est mieux qu'une simple référence; c'est à la fois un véritable roman des mœurs journalistiques durant toute une longue période et un vaste panorama des événements politiques de la grande à la dernière guerre.

Nul n'était plus qualifié que Raymond Manevy pour écrire un tel volume. Il y apporte les connaissances d'un homme qui, ayant grandi dans le sérail, a beaucoup vu, beaucoup entendu, beaucoup retenu. A ses propres souvenirs, multiples et divers parce qu'il a fréquenté, outre les gens du Croissant — comme on appelait jadis ceux de la presse — les hommes des luttes sociales et politiques de tous les bords, il ajoute le sel de son esprit charmant, un peu sceptique, un peu blasé, qui lui fait juger et les faits, et leurs acteurs, avec une philosophie souriante et débonnaire. Raymond Manevy écrit comme il parle, comme il raconte : simplement et brillamment tout à la fois. Sa grande mémoire n'a rien oublié des événements qu'il a traversés; sa bonne humeur naturelle a fait le reste. Au total, le résultat est un livre d'histoire que liront avec profit tous ceux qui voudront se rendre compte de l'évolution de la presse en ces vingt-cinq dernières années — et aussi une large suite d'anecdotes dont l'ensemble constitue un roman spirituel et charmant... Une double réussite en somme, dont on peut dire, par avance, qu'elle connaîtra le plus vif et le plus légitime succès. — René MAINE.

SANS MAQUILLAGE, par Jean Tissier (Flammation, éditeur). — C'est vraisemblablement pour son seul plaisir que M. Jean Tissier a entrepris d'écrire, entre deux prises de vues ou deux répétitions à la scène, ce petit livre dans lequel il égrene ses souvenirs. Souvenirs de jeunesse bien entendu, car M. Jean Tissier n'est pas tellement vieux, souvenirs de ses débuts dans la carrière artistique — jusqu'à la renommée exclue. Dans un temps où, dit-on, l'édition française manque de papier pour diffuser des œuvres d'un intérêt évident, la publication d'un tel ouvrage constitue pour nous un véritable sujet d'admiration. — R. M.

LE CENTRE DU MONDE, par Jean Cassou (Editions du Sagittaire). — Terminé en novembre 1939, comme il est indiqué à la dernière page du volume, *Le Centre du monde*, de M. Jean Cassou, prend donc fin aux premiers mois de la « drôle de guerre » de laquelle ses héros, — si quelques-uns d'entre eux furent marqués par celle de 1914, — n'eurent point l'atroce connaissance.

Mais, esprit clairvoyant et fort, penseur et homme d'action, écrivain et grand lettré, l'auteur sait exactement ce que représentent le nazisme et ses méthodes.

L'entrée d'Adolf Hitler à Vienne, capitale de sa patrie, « la ville frivole des socialistes, des juifs et des valseuses » dont le monstre, la bête rancunière, entend se venger, parce qu'elle n'a pas discerné son génie, alors qu'adolescent misérable il cherchait à gagner son pain, cette entrée est pleine de prolongements.

Le roman débute en 1912 comme un conte de fées et l'on est charmé par l'atmosphère du Maine (entendez l'avenue du Maine) où demeure un fonctionnaire qui, le lundi soir, reçoit ses amis conquis, éblouis, ravis par la grâce d'Hélène, fille de la maison « belle à mettre en musique ».

Et puis, ce conte de fées devient tout autre chose. Les amours de Raphaël et de Chine (comme dans la romance), celles d'Hugo et de Bettina, traversées de leurs fulgurantes, fournissent matière à scènes d'une hardiesse extrême.

M. Jean Cassou se meut aisément en des milieux aussi différents que ceux de la pègre et de la politique. N'a-t-il point d'ailleurs des raisons de bien connaître ce dernier?

Tout grouillant, tout fourmillant de personnages, *Le Centre du monde* est une fresque haute en couleur dont on conservera le souvenir. — Alice La MAZIÈRE.

QUAND XAVIER DE COURVILLE RESSUSCITE LE COMÉDIEN LUIGI RICCOBONI

UNE interview de Xavier de Courville ressemble toujours un peu, si j'ose dire, au chapeau de Fregoli!

A lui seul, son nom permet toutes les fantaisies de mise en pages et le sous-titre de son important volume, consacré à Luigi Riccoboni, dit Lelio : « Un apôtre de l'art du théâtre au XVIII^e siècle », suffit à prouver en quelques mots qu'il pourrait voisiner indifféremment — par le seul intérêt de son sujet — avec des articles traitant d'érudition, de spectacles ou de littérature.

— Comment avez-vous choisi d'écrire votre thèse de doctorat sur ce comédien de Modène.

— Pour trois raisons sans doute : d'abord, parce que ce comédien fit florès à Paris au siècle de l'esprit où, grâce à lui, brillèrent de tous leurs feux ces chefs-d'œuvre de comédie italienne que nous devons à l'un de nos plus illustres écrivains de théâtre français...

— Français?

— Marivaux. Ensuite, je vous avoue avoir aimé cette vie de Lelio pour tout ce qu'elle nous révèle de comparable, de parallèle à l'existence actuelle des gens de théâtre : combien de fois, occupé de tel ou tel épisode de ce que j'ai appelé ses « expériences » française et italienne, ai-je songé à Copeau, à Dullin, à Baty, à Jouvet! Enfin, il m'a surtout paru intéressant de préciser à mes lecteurs, en rapprochant d'eux un comédien du XVIII^e siècle, la nature authentique de ce théâtre d'improvisation où il excel-

lait et qui, depuis, fut très, et très mal imité.

— La commedia dell'arte ne rencontre-t-elle pourtant pas moins de faveur de ce côté-ci des Alpes?

— C'est que les Français et les Italiens ne se ressemblent guère. On ne saurait atteindre aussi aisément chez nous à ce degré de brio, voire de bagout dans l'improvisation. Et puis, il faut bien le reconnaître, les comédiens italiens étaient alors extraordinaires...

— Gens de métier par hérédité?

— Oui! et aussi des êtres profondément érudits et, mieux encore, cultivés.

— Nos comédiens d'aujourd'hui ne sauraient-ils les égaler en cela?

Xavier de Courville fait mine de n'être pas pessimiste :

— Pourquoi pas? Je serai alors le tout premier à m'en réjouir du fond du cœur. Mais ce qui risque de leur manquer à tout jamais, c'est la nécessité de cet entraînement même qu'implique le théâtre d'improvisation, ce théâtre qui exige d'eux non seulement des qualités d'acteurs, mais plus encore — et c'est la gloire de l'art italien! — des qualités de véritables créateurs littéraires.

— Alors que l'on considère généralement ce style théâtral comme une marque de décadence?

— Bien au contraire! N'oubliez pas que, chez nous, la comédie italienne, qui fut pour notre grand Molière, encore à ses débuts, le plus merveilleux exercice, aboutit à ce théâtre étincelant de finesse

et d'esprit, considéré de nos jours comme spécifiquement français, et qui est celui de Marivaux. La carrière d'un auteur dramatique est de tous temps soumise à toutes sortes d'aléas, bons ou mauvais : la chance consiste pour Marivaux à avoir été joué d'abord par des comédiens italiens...

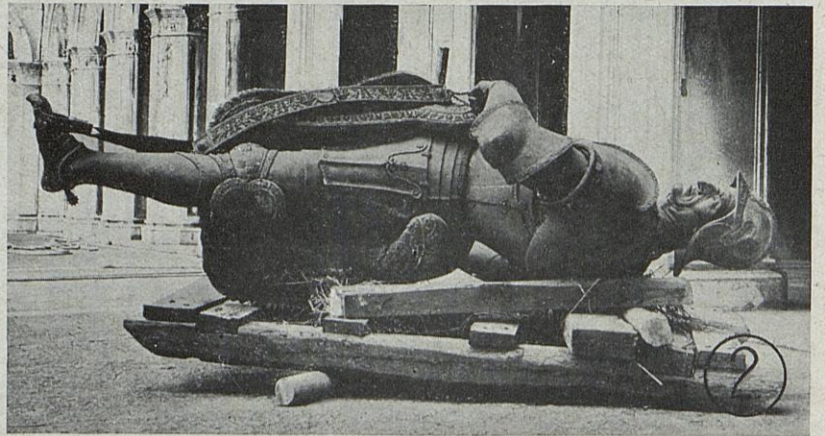
Claude CÉZAN.



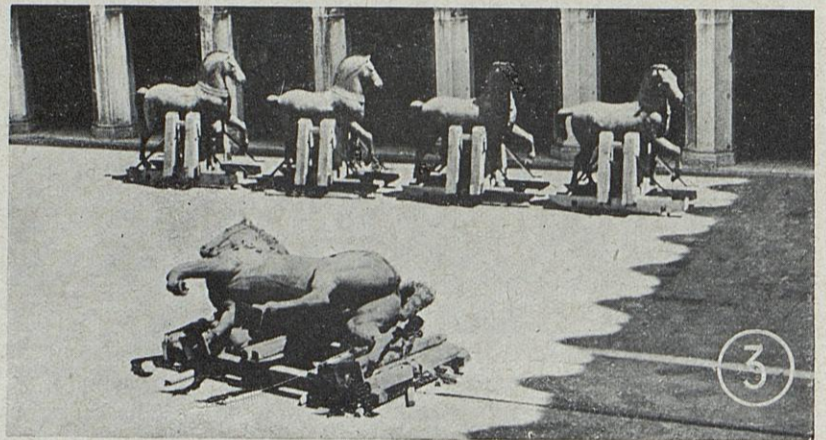


Venise, qui durant la guerre avait mis ses trésors à l'abri, reprend davantage chaque jour son visage d'antan. Elle enlève les carapaces protectrices qui masquaient ses monuments, elle sort des abris et des caves ses pièces de musée. Voici par exemple des ouvriers mettant à nouveau au jour les colonnes du VI^e siècle de la magnifique cathédrale Saint-Marc.

LES TRÉSORS DE VENISE SORTENT DE LEUR CACHETTE



La statue équestre de Bartholoméo Colleoni, par Verrocchio, sort du Palais Ducal avant d'être remise sur son socle devant l'église Saints-Jean et Paul.



Voici le cheval faisant partie de la statue de Colleoni et au fond les quatre chevaux de bronze de Saint-Marc. Ces chevaux, qui remontent à la période hellénique, ont déjà fait de longs voyages. En 1798, Bonaparte les avait fait transporter à Paris. Pendant la guerre 14-18, on les avait cachés à Rome.



Le grand lion de bronze de Saint-Marc regagne lui aussi sa place du temps de paix, c'est-à-dire au sommet des deux colonnes qui se trouvent du côté du Palais Ducal qui regarde l'eau. Il fut pris en Orient durant les dernières croisades, avant 1293. En 1798, Bonaparte le fit transporter à Paris. En 1815, il revint, endommagé, en Italie. Ses ailes, qui sont amovibles, ne figurent pas sur cette photo. Encore quelques semaines et Venise la belle aura tout à fait recouvré son aspect cher aux touristes et aux amateurs d'art.

GALERIES D'ART PORTRAITS FRANÇAIS

Il est facile de dire que les Français sont portraitistes par vocation, parce qu'ils sont « psychologues » — le mot affreux. On met tout de suite en avant le XVIII^e siècle et La Tour, naturellement. C'est un point de vue d'étrangers qui nous connaissent très mal. On cerne la France dans des limites très étroites, dans ce cadre ovale qui convient en effet aux pastels de La Tour. Ce La Tour, frère ou cousin de Voltaire, si sec, si méchant, au fond si vulgaire, si contraire à toute poésie, — qui passe à l'étranger pour modèle de la finesse et de l'élégance françaises ! Étonnant quiproquo, comme tant d'autres dont nous sommes les victimes.

Que les peintres français soient naturellement portraitistes, on vient d'écrire là-dessus beaucoup de banalités, mais cela ne fait pas de doute. Cela met en cause tout le génie français. Je ne sais pas si nous aimons l'humanité, nous faisons infiniment mieux : nous avons le goût et la curiosité des êtres. Une admirable lignée d'artistes nous le montrerait si nous en doutions. En ce sens, l'exposition de la Galerie Charpentier n'est pas seulement belle, elle est passionnante. François Mauriac l'a très bien compris dans sa préface.

Il faut dire que cette exposition n'est pas seulement magnifique. Défaite de l'art abstrait ? Certes non, et c'est sans importance. Elle nous apporte un bienfait, une fraîcheur, un rappel de l'éternelle nouveauté. Comme nous voici loin de Picasso, de son artificielle et desséchante fantaisie ! Comme un Picasso nous apparaît en contradiction flagrante avec la lignée de l'art français depuis des siècles ! Comme François Mauriac, dans sa préface, a raison de dénoncer l'art « déshumanisé » ! « Le visage, dit-il, est devenu l'ennemi des peintres d'aujourd'hui : presque tous le poursuivent d'une haine destructrice, — d'une haine qui vient d'infiniment plus loin qu'ils n'imaginent... ».

Il y aurait beaucoup à dire là-dessus, ne nous égarons pas. Peut-être avons-nous hérité des Grecs le goût de la beauté humaine, des corps et des visages. Ceci n'est pas dans le sens chrétien de Mauriac, mais le rejoindrait facilement. Cette beauté humaine, les Grecs l'avaient comprise comme nous, et ce qu'il y a de périssable en elle, leur souci constant fut de l'éterniser. En cela, nous sommes leurs héritiers directs. C'est en ce sens qu'il faut voir les plus beaux de ces « portraits français ». Je dirai tout de suite nos préférences, vaille que vaille.

Elles vont d'abord à Clouet, bien sûr ; à ce portrait d'Elisabeth d'Autriche, donné comme étant de l'école de Clouet, très mal placé et éclairé, mais dont j'aime tant le naturel et la liberté ; à celui du duc de Joyeuse (école du XVI^e siècle, nous dit laconiquement le catalogue) ; à ce portrait de Saint-Cyran, par Philippe de Champaigne, d'une vérité si sûre et si directe.

La richesse de cette exposition est telle qu'il faudrait y retourner dix fois. Il y a des Rigaud, des Nattier, des Van Loo, des Largillière (son portrait par lui-même) ; la Lettre, assez connue, et le portrait d'Hubert-Robert, par Fragonard ; quatre La Tour, notamment le portrait de M^{me} de Pompadour, dont je ne dirai rien parce que ce mélange d'intelligence et de vulgarité est offensant. Qu'on m'excuse de blasphémer La Tour.

Le XIX^e siècle, si « stupide » qu'il ait pu être par ailleurs, est un grand siècle d'art français. Si nous en doutions, il nous suffirait de jeter un coup d'œil sur les portraits de David, de Gérard, de Delacroix, sur l'esquisse d'Ingres, sur cette toile de Prud'hon qui est en même temps un document unique, *Napoléon pendant les Cent-Jours*.

Mais jamais depuis le XVI^e siècle le portrait n'a connu de plus belle époque que la nôtre, je veux dire celle qui s'étend sur la seconde moitié du dernier siècle et le début de celui-ci.

Dans la salle du fond, il y a des œuvres d'une rare beauté : un portrait de Degas par lui-même ; des Renoir — un portrait de jeune fille, de la période « ingriste », un portrait de M^{me} Monet et de son fils. Il y a un très beau portrait d'homme, par Gauguin, d'une vie et d'un style étonnants (comme Gauguin avait le sens des êtres). Enfin et surtout, il y a la merveille, cette petite toile de Corot (portrait de jeune femme), dont on ne peut rien dire, tant elle va loin dans le mystère des êtres et dans leur beauté secrète.

Il y a bien d'autres choses dans cette exposition. Elle nous montre certes, comme on l'a dit, la vocation des Français pour le portrait, qui est indéniable. Mieux encore : que le visage humain a des ressources inépuisables, que la beauté humaine résume et sans doute dépasse toutes les autres. Nulle part on ne l'a mieux discernée et exprimée qu'en France, depuis six siècles.

Fernand PERDRIEL.

CINÉMA

“LE DICTATEUR” DE CHARLIE CHAPLIN

Le Dictateur — dont on a tant parlé — est sans doute un film discutable, puisqu'il est discuté. On ne peut nier d'ailleurs qu'il contienne de fort belles scènes et, en tout cas, il y a bien des gens de goût qui l'aiment et l'admirent sans réserve. Pour ma part, je suis désolé de n'être pas de leur avis, mais j'estime que ce film est un mauvais film — ou tout au moins un film raté.

Il est vrai que certaines critiques dont il a été l'objet sont tout à fait injustifiées. On a prétendu qu'il était indécent de traiter en comique un sujet aussi tragique... C'est oublier que le rire est une arme et l'arme sans doute la meilleure des hommes vivants. Rire d'Hitler et de Mussolini, c'était déjà un petit peu les dominer. Exhiber les ridicules des deux dictateurs, c'était aussi commencer à venger leurs victimes. En ce sens, il faut au contraire louer Chaplin d'avoir entrepris de cette manière une satire du fascisme.

Il y a, d'autre part, certaines réserves qu'on peut faire aujourd'hui et qui tiennent en réalité à ce que le film a été réalisé en 1939, c'est-à-dire à une époque où les atrocités hitlériennes n'avaient pas encore pris aux yeux du monde l'ampleur que nous leur avons connue depuis. C'est ainsi que lorsqu'on voit dans le film de Chaplin les juifs recevoir quelques coups de pied, cela paraît bien peu de chose à côté de ce qu'ils ont subi depuis et ce décalage, pour nous, amoindrit peut-être un peu l'effet du film. Encore n'est-ce pas absolument sûr et il est clair que si le reste était vraiment réussi, l'on ne songerait même pas à formuler cette remarque.

Mais le reste est souvent assez languissant. Quand on songe à la richesse d'imagination dont fit preuve, autrefois, Charlot, et au rythme qu'il maintenait aussi bien dans des œuvres comme *la Ruée vers l'or* que dans ses courts métrages, on est bien obligé d'avouer qu'en comparaison le Dictateur est inégal et, dans l'ensemble, un peu terne. Je mets à part naturellement quelques scènes excellentes qui sont de grande classe, — mais, même en ce cas, Chaplin ne semble plus avoir le même rayonnement que jadis. Il faut bien avouer qu'il a vieilli. On ne retrouve plus sur son visage de ces expressions tellement bouleversantes, qui passaient, fugitives, au milieu des images les plus drôles, à qui elles apportaient un caractère extraordinairement humain. Toutes proportions gardées, il y a maintenant quelque chose d'un peu limité sur sa figure, une certaine sécheresse dans son regard. Tout cela est très relatif, naturellement. Il reste un grand acteur. Mais, parce qu'il nous a donné jadis le meilleur de ce que nous ayons jamais trouvé au cinéma, on peut aujourd'hui éprouver quelque déception à le voir moins émuant.

Cependant, cela encore serait peu de chose. C'est peut-être parce que j'ai trop aimé, parce que j'aime trop Charlie Chaplin que je suis sensible à ce léger amoindrissement de sa personnalité. Malgré cela, son charme reste extrêmement attachant, — mais c'est ce charme lui-même, justement, qui, je crois, a empêché Chaplin de réussir le Dictateur.

Car lorsqu'on voit le film, — et c'est là la critique fondamentale qu'il faut lui faire, — il y a quelque chose de flagrant, c'est que

Chaplin, dans le rôle du dictateur est terriblement inférieur à Hitler dans le même rôle. Chaplin, vociférant et grimaçant devant le micro, ne caricature même pas Hitler qui était formidablement plus comique et surtout plus puissant. Reconnaissons qu'Hitler était un comédien surprenant. Il faut dire qu'à son pouvoir comique il ajoutait une sorte de rayonnement maléfique qui en faisait un personnage qu'on n'oublie pas. Chaplin, par comparaison, est tout fluet et très gentil, même quand il veut faire le méchant. C'est là son erreur. Il a voulu jouer un personnage qu'il était incapable de jouer, parce qu'il dégage malgré lui une sorte d'attrait qui appelle la sympathie. Le résultat, c'est qu'il a créé un fantôme, — quelque chose comme la caricature qu'on fait habituellement d'un général de prononciamento mexicain ou sud-américain... Mais il n'a pas fait, ni transposé un personnage de la classe d'Hitler.

Lorsqu'on le voit jouer, jongler avec une mappemonde, qui est un gros ballon, qu'il reçoit sur la tête, sur l'épaule, sur le derrière et qu'il relance en l'air et qu'il rattrape avec amour, comme en un rêve, comme son rêve de conquérir le monde, c'est sans doute la plus jolie scène du film. C'est d'une élégance, d'une poésie, qui vous laissent longtemps charmés... Mais cela brise complètement le sens du sujet. On est stupéfait de sentir chez ce dictateur qui devrait être inhumain tant d'humanité, chez ce tyran qui devrait être féroce tant de gentillesse. Cette humanité, cette gentillesse, ce charme sont inhérents au corps même, au personnage de Chaplin. C'est pourquoi il a complètement raté le personnage du dictateur.

C'est grave, puisque c'était le fond même du sujet. Que devient, alors, l'opposition avec le petit barbier juif ? Quel sens peuvent garder ces images en tant que satire du fascisme ? Tout se trouve édulcoré, amoindri et, à part quelques bons passages, il ne reste qu'une pitrerie sans grande portée et pas toujours très drôle.

D'autant plus que Jack Oakie, dans le rôle de Mussolini, est lui aussi très inférieur à son modèle. On sait à quel point les salles de cinéma croulaient de rire quand le Duce apparaissait aux actualités. Oakie paraît bien faiblir à côté du vrai clown romain.

On ne peut s'empêcher de songer aux images extraordinaires que nous avons vues dans *Pourquoi nous combattons*. Celles, par exemple, où Hitler danse dans la clairière de Rethondes représentent, il faut bien le dire, le plus cruel camouflet à l'égard du Dictateur de Chaplin.

Il est vrai que le film est actuellement donné en version doublée et que le doublage est atroce, au point de constituer un vrai scandale. La qualité de l'œuvre en est donc certainement très abîmée. Pourtant, je ne crois pas que la version originale puisse échapper à la critique fondamentale que j'ai essayé de vous exposer.

Quant au discours de la fin, je ne sais ce que donne le texte anglais, mais à l'entendre en français, cela fait un banal discours de réunion publique, mêlé de phrases de sermon évangélique : cela n'apporte rien et l'on s'en serait bien passé.

Jean ROUGEUL.



PAULETTE GODDARD ET CHARLIE CHAPLIN, LES DEUX VEDETTES DU FILM, DANS UNE SCÈNE AMUSANTE DU « DICTATEUR ».



ENIGME...
POUR VOTRE CHANCE
CERTITUDE
POUR LES ŒUVRES DE BIENFAISANCE
LOTÉRIE NATIONALE

